26e ANNÉE QUATRIÈME SÉRIE NOVEMBRE N° 23

LE VOILE D'ISIS

REVUE DE PHILOSOPHIE ÉSOTÉRIQUE

CONCILIER LA PROFONDEUR DES VUES ANCIENNES AVEC LA RECTITUDE ET LA PUISSANCE DE L'EXPÉRIMENTATION MODERNE.

LOUIS LUCAS, *Chimie nouvelle*.

SOMMAIRE

LA DIRECTION. . . . . . F.-CH. BARLET.

H. DELOSERAIE . . . . . Premières remarques sur Zoroastre.

ALTA, Dr en Sorbonne . . Du Christianisme originel au Christianisme final.

Dr L.-S. FUGAIRON. . . . La Constitution de l'Homme et des êtres vivants.

F.-Ch. BARLET . . . . . La Science Astrale. Cours complémentaire d'Astrologie *(suite)*.

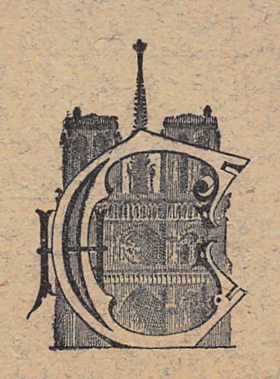
Dr Fr. HARTMANN . . . . Les Symboles Secrets des Rose-Croix *(suite)* (Trad. de M. CHAUVEL DE CHAUVIGNY).

ELIPHAS LÉVI . . . . . Lettres cabalistiques au baron Spédaliéri *(suite)*.

E. BULWER-LYTTON . . . L'Étrange Histoire (XVII) (Trad. de J. THUILE).

ÉCHOS ET NOUVELLES. — COURS ET CONFÉRENCES

BIBLIOGRAPHIE. — REVUES ET JOURNAUX



PARIS

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)

1921

LE VOILE D'ISIS

FONDÉE EN 1890

(PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS)

DIRECTION

ADMINISTRATEURS-GÉRANTS

CHACORNAC FRÈRES

AVEC LA COLLABORATION

DES ÉCRIVAINS MODERNES

LES PLUS RÉPUTÉS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS — VENTE AU NUMÉRO

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)

PARIS

FRANCE : un an . . . . . . **18** fr.

ETRANGER : un an . . . . . **20** fr.

LE NUMÉRO : **2** fr. et **3** fr.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Dr R. ALLENDY - AMY-SAGE - ALTA - F.-CH. BARLET
M. BOUÉ DE VILLIERS - J.-G. BOURGEAT - E. BOUTROUX (de l'Académie Française
J. BRICAUD - E. DELOBEL - E. CASLANT - P. GENTY
GRILLOT DE GIVRY - Dr GRORICHARD - F. JOLLIVET-CASTELOT - A. JOUNET
L. LE LEU - PHANEG - P. REDONNEL - Dr J. REGNAULT (de Toulon) - H. REM
HAN RYNER - SAIR - ED. SCHURÉ - SOUDEBA - TIDIANEUQ - G. TRARIEUX
S. TRÉBUCQ - Dr VERGNES - F. WARRAIN - O. WIRTH.

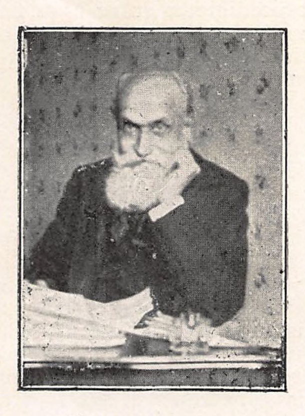
La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue.
Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

LIVRES — REVUES — JOURNAUX

Tout *livre* ou *brochure* sur l'Esotérisme dont la Direction recevra deux exemplaires sera annoncé selon la place dont nous disposons, et analysé s'il y a lieu.

Les *Revues* qui désirent faire échange sont priées de s'adresser à la Direction.

Supplément au n° 23, Novembre : LE VOILE D'ISIS.



F.-CH. BARLET

(1838-1921)

Le 31 octobre, après une courte maladie, est mort F.-Ch. Barlet.

C'était un modeste. Et, comme il arrive souvent, ce modeste fut un grand penseur qui a travaillé sans bruit, sans réclame, loin du tourbillon mondain ; mais son œuvre, lentement mûrie, porte déjà ses fruits.

Il naquit à Paris, le 12 octobre 1838. Il fit de fortes études secondaires qui devaient le conduire à l'École Polytechnique ; mais il abandonna ce projet pour se consacrer, dans la liberté de son génie, aux problèmes esthétiques et philosophiques. A l'âge de 28 ans, il entra dans l'administration des Finances où il parvint rapidement à une place éminente, tout en employant

ses minutes disponibles à refaire méthodiquement son éducation, afin d'en réaliser la synthèse.

Barlet avait un esprit encyclopédique. Il entreprit de faire le tour des connaissances humaines, et il réalisa cet effort prodigieux grâce à sa patience et à sa ténacité. Il lui était nécessaire, pour son avenir dans l'Administration, d'être bachelier ès lettres et de faire son droit : il prépara tout seul ces divers examens et en subit les épreuves avec distinction. Mathématiques, belles-lettres, botanique, géologie, astronomie, archéologie, il connut à fond ces disciplines. Mais où il atteignit véritablement la maîtrise, c'est comme philosophe et comme pédagogue. Voulant avant tout fixer sa métaphysique, après avoir étudié l'histoire de la philosophie, il aborda, avec un enthousiasme qui n'excluait nullement son sens critique, le spiritisme qu'il avait vu naître avec Allan Kardec, puis la théosophie que Mme Blavatsky s'efforçait d'acclimater en France, enfin l'occultisme judéo-chrétien de St-Yves d'Alveydre et de Papus. La synthèse qu'il avait cherchée toute sa vie, il la trouva dans le christianisme primitif que ses études encyclopédiques et son esprit profondément religieux lui avaient révélé dans sa pureté.

Son œuvre de pédagogue est digne de toute admiration ; il retrouva sans le savoir les idées les plus originales de Pestalozzi, et les poussa beaucoup plus loin que le grand éducateur suisse. Il exposa ses théories dans un mémoire présenté au concours international organisé par Pereire en 1880, et qui lui valut le second prix. Barlet publia la substance de cet important rapport dans son ouvrage célèbre : *L'Instruction intégrale*.

Mais ce qui le caractérisait surtout, ce que ses amis n'oublieront jamais, c'est sa bonté. Il savait abaisser sa supériorité au niveau du plus humble de ses auditeurs ; aucun maître ne fut plus simple, plus cordial, plus accueillant, son affection fut le rayon de soleil de beaucoup.

L'œuvre de Barlet apparaît comme une des plus claires créations du génie français : labeur acharné, aisance dans l'effort, patience inlassable à la poursuite de l'intuition féconde, science technique, ordre, harmonie, rigueur des prémisses, netteté dans les arguments, hardiesse généreuse dans les vues d'ensemble :

voilà les vertus intellectuelles que nous avons depuis quarante ans admirées chez ce trop modeste penseur. Sa *Sociologie*, ses études sur l'Art, sur les Nombres, cette *Evolution de l'Idée*, réellement géniale, cette merveilleuse synthèse progressive de l'*Instruction intégrale*, dont le premier volume a malheureusement seul paru, et puis d'énormes amas de notes précieuses dont le zèle de ses disciples et la haute conscience professionnelle d'un éditeur ami de la pensée ne nous priveront certainement pas trop longtemps, et encore une correspondance étendue, toute pleine d'idées, d'aperçus, d'éclairs, et enfin le souvenir vivant de ces belles conversations où le vieux maître se montrait si jeune, où ses immenses lectures s'apercevaient dans toute leur variété, où cette intelligence si ingénieuse nous ravit tant de fois par la souplesse de sa marche et les faisceaux de lumière qu'elle jetait partout, comme en se jouant. Voilà ce dont Barlet nous fit héritiers. Que nos mains pieuses ne délaissent jamais ces trésors, qu'elles se montrent dignes d'avoir été élues à les recevoir en les rangeant en bel ordre, en les offrant à la foule qui n'a pas eu notre chance, en les transmettant à nos fils qui, peut-être, les apprécieront mieux que nous encore.

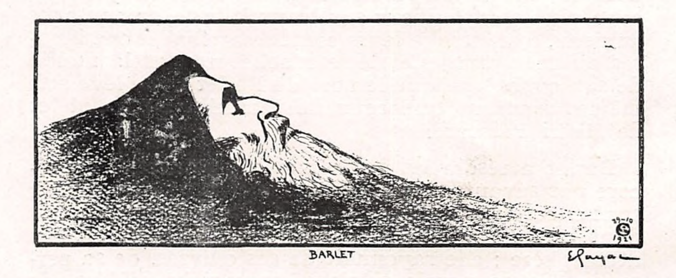
Certainement, la mission de Barlet fut grande, ou, pour mieux dire, elle est grande, car elle commence seulement. Un Destin rigoureux a maintenu cette noble existence dans une obscurité perpétuelle dont la déconcertante modestie de ce grand penseur épaississait encore les ombres à plaisir. Si quelques-uns de ses disciples ont regretté ce sort trop terne, consolons-nous-en, car jamais les hommes de génie ne rayonnent avec plus de splendeur sur la multitude, aux visages anxieux, que lorsque leurs contemporains les ont ignorés ou méconnus. Ce siècle n'achèvera pas la moitié de son cours sans que le nom de Barlet ne se lève aux mêmes frontons que ceux de Marcelin Berthelot et de Henri Poincaré.

Barlet a résolu les problèmes qui tourmentent encore nos savants, nos philosophes et nos artistes. Eux sont encore dans l'inquiétude de la recherche, lui était dans la sérénité de la solution. La sérénité était son atmosphère ; elle rayonnait de ses œuvres, de sa personne, de sa parole si riche, trop riche d'idées, de son délicieux sourire, si paternel et si tendre. Et au-

jourd'hui son lumineux esprit doit se fondre en allégresse à contempler face à face les magnificences de l'Idéal, au culte duquel il a usé toute sa vie. Ayant suivi tous les itinéraires du savoir et de la conscience, ceux de tous les siècles et ceux de toutes les races, il en était revenu au seul Christ, à ce Verbe dont il parlait si éloquemment, dont il nous a tracé l'épopée métaphysique avec la maîtrise d'un Thomas d'Aquin séculier. Et, à la phalange des géants de l'intellect, avec ce « Bœuf de l'École » dont il possédait la puissance de travail, avec Tomassin, avec Wronski, avec Saint-Yves d'Alveydre, Barlet maintenant écoute, de toutes les puissances de son âme, enfin délivrées, ces mystérieux concerts des Anges par quoi s'expriment les ordres du Père, les holocaustes du Fils, les effusions de l'Esprit.

Notre cher et vieux maître vit dans son ciel ; nous, notre tâche inachevée nous réclame : ne savons-nous pas que tous ceux qui servent le Christ « vivent » ensemble, quel que soit le lieu où ils « existent » ? Que ce départ ne soit plus un deuil pour nous, mais une naissance et un baptême pour notre ardeur régénérée par l'exemple reçu — comme il a été une naissance et un baptême glorieux pour celui qui, si longtemps, nous prodigua tous les exemples.

La Direction.



BARLET

Elaya



PREMIÈRES REMARQUES SUR ZOROASTRE

La magnifique effervescence intellectuelle du XIXe siècle nous a, entre autres bienfaits, permis de remonter à la source des religions. La connaissance du sanscrit nous a donné accès dans les cultes issus du Véda comme le Brahmanisme et le Bouddhisme et les nombreuses analogies de ces religions avec le Christianisme nous ont permis de soulever un coin du voile pesant qui recouvre nos mystères. Mais le fond de ces religions est le Panthéisme et un tel système est en opposition complète avec notre Monothéisme chrétien.

Cependant la possession du sanscrit nous a fait pénétrer dans l'intelligence d'une autre langue complètement perdue, l'idiome Zend, dans lequel sont rédigés les livres de la religion de Zoroastre.

Cette fois la découverte est importante, car nous avons trouvé là la plus ancienne religion monothéiste et, grâce à elle, il est maintenant possible de remonter par induction à la source commune d'où toutes les autres sont sorties. Mieux encore : on considérait jusqu'alors l'Egypte comme ayant possédé la plus ancienne civilisation. Les 50 siècles écoulés depuis Ménès jusqu'au Christ semblaient un « record » impossible à battre, quand une constatation inattendue est venue bouleverser nos conceptions personnelles

à ce sujet. Tous les noms propres de la religion égyptienne sont traduisibles par le zend ou le sanscrit, ainsi que nous le montrerons par des exemples pris au hasard. Si bien que nous voilà amenés à considérer Zoroastre et sa langue comme antérieure aux 50 siècles en question ! Cette constatation, qui ne surprendra nullement les Théosophes, va se heurter au scepticisme officiel : mais rien n'est tenace comme un fait et il faudra bien finir par convenir du bien fondé de cette notion nouvelle.

Mieux enfin : certains noms de la religion Mazdéenne sont traduisibles *à la fois* par le sanscrit et par l'hébreu, ce qui va nous amener également à considérer ces deux langues, si différentes l'une de l'autre, comme issues d'une source commune, touranienne peut-être, la même sans doute que le *wattan* du marquis de St-Yves d'Alveydre. Voici donc atteint de nouveaux horizons et nous ne sommes vraisemblablement pas encore au bout de nos surprises.



Le Dieu suprême de Zoroastre se nomme en zend : AHURA-MAZDA, mots parallèles aux expressions sanscrites : Asoura-Masta, dont l'une, masta, signifie tête, principe, et l'autre, asoura : qui donne la vie, de As, être, asmi, je suis, analogue au grec : eimi. Dans les inscriptions cunéiformes on trouve ces mots écrits : AURMSD et, lus en hébreu, ils signifient : lumière fondamentale,

sens qui concorde bien avec celui du sanscrit. Le début de l'évangile de Saint Jean (I, 4) assimile également la lumière au principe de la vie. Mais ce Dieu bienfaisant par excellence a un antagoniste en la personne d'Ahriman, ou ANGRA-MAINYOU génie des ténèbres primitives. Il est l'auteur du mal ; mais, inférieur en puissance à Ormuzd, il sera un jour vaincu et le bien sans mélange régnera dès lors dans le monde. Les chrétiens ont identiquement la même croyance : et Jésus est venu nous apporter les moyens d'opérer notre réintégration dans l'UNITÉ, afin de jouir de « l'ère de bonheur que sera le Règne du Seigneur » (St Luc, IV, 19). Ceci nous montre que la division dans le plan humain est l'unique cause du Mal. Et tel est bien le sens du mot : ANGRA-MAINYOU en sanscrit : AÇRA-MANAS, manas signifiant esprit, et Açri : division, tranchant du glaive. Cependant, cette division, mortelle dans le plan humain, est indispensable à la création du Monde et ceux de nos lecteurs qui connaissent la géniale doctrine du Père LERAY savent de quelle manière le jeu combiné de ces deux Verbes donne naissance à l'ensemble des choses créées. En traduisant algébriquement son hypothèse fondamentale, le savant professeur en a déduit logiquement toutes nos lois scientifiques expérimentales, comme vient de le faire également Einstein, trente années après lui. Il est bon de rappeler ces faits et de tâcher d'exalter ce grand méconnu que fut le Père LERAY, sans qu'un tel souvenir infirme le

moins du monde la valeur propre du savant calculateur allemand.

Revenons à Ormuzd et à son noir adversaire. Le Dieu du bien a décidé de créer le Monde dans l'espace libre qu'il aperçoit entre sa lumière et les ténèbres primitives. Cette création, comme dans le sépher de Moïse, va se dérouler en six périodes nommées Gahambars, du sanscrit : KA-AMBOU, parties de la nature. Et, bien que Moïse ait dû puiser à la même source que le prophète Mazdéen, le récit de ce dernier est infiniment plus clair et plus précis que celui du prophète juif. Le premier Gahambar est occupé par la création du FEU, et cet acte qui dure 45 jours est « repéré » de telle façon qu'il est localisé dans le zodiaque dans le signe du Bélier, signe de FEU dans la tradition sabéenne. Le second, qui dure 60 jours, est employé à la création de L'EAU, dans le signe du cancer, signe d'eau dans la même tradition. Le troisième dure 75 jours et voit créer la TERRE ; il est fêté dans le signe de terre de la Vierge. La création matérielle, inanimée, s'arrête ici et les 180 jours qu'elle a nécessités montrent que nous avons parcouru exactement la moitié supérieure du zodiaque. Les quatrième, cinquième et sixième épuisent les 185 jours qui restent à courir pour achever l'examen du cercle zodiacal et voient créer respectivement les végétaux, les animaux et les hommes. Ormuzd a accompli tout son cycle créateur : il n'a plus qu'à veiller à sa conservation.

Dans la Genèse juive, les trois premiers jours voient également créer la Lumière, l'Eau et la Terre,et de plus les végétaux et, chose inattendue, le quatrième jour est employé à effectuer le soleil, la lune et les étoiles ! On ne s'explique pas très bien comment ADONAI a oublié des choses si importantes, ni pour quoi il a tant tardé à réparer cet oubli. Enfin les cinquième et sixième jours voient apparaître les animaux et l'homme. *E sempre bene* !

Les trois premiers Gahambars ont donné naissance à la Nature, *fille* d'Ahoura qui l'a créée et *Mère* des êtres vivants, notamment des hommes. Elle est également l'*épouse* de Çpento-Mainyous, en sanscrit : Çwita-manas, esprit de sagesse, car çwita qui signifie proprement : blanc, a le sens allégorique de sage, comme les mots allemands et anglais : *weiss* et *white*, blanc, *weissheit* et *wisdom*, sagesse. La nature se nomme en zend : Çpenta-Armaïti, sanscrit Çwita-Ramani, celle qui est sage et charmante ou sainte et obéissante. Cpento-Maïnyous est analogue au Saint-Esprit du catholicisme et Çpenta-Armaïti à la Sainte Vierge. Cette dernière aussi est le « siège de la sagesse » et de l'obéissance, car à l'ange de l'Annonciation, elle répond : *Fiat Mihi secundum Verbum Tuum*... (Saint Luc, I, 38). Nous verrons ultérieurement les rapports de l'ensemble des hommes avec MITRA ou l'Amour, troisième hypostase de la Trinité Mazdéenne.

PARADIS TERRESTRE ET CHUTE.

Au début de leur existence planétaire, les hommes, unis par l'amour, vivaient de la vie du paradis terrestre, sous la conduite d'YIMA KCHAETA, le bon Pasteur. On reconnaît facilement ici YAMA KCHATRYA, le roi Yama, frère d'Agni dans le Véda.

Cependant, Ormuzd prévoyant le bouleversement prochain de cet état bienheureux ordonne à YIMA de construire une ville souterraine, inaccessible, où seront réunis les plus beaux spécimens des êtres vivants, végétaux, animaux et homme, de manière à les soustraire à la destruction que la catastrophe imminente va occasionner sur la terre. Puis, quand elle aura achevé son œuvre dévastatrice, les êtres vivants conservés dans le VAR souterrain en sortiront pour repeupler la Terre. On reconnaît ici l'origine de la Tradition qui a donné l'idée de l'arche de NOE : mais on y voit surtout l'origine réelle de l'AGARTHA souterraine décrite par Saint-Yves dans la *Mission de l'Inde*. On sait, par le récit du grand initié, que c'est là que se trouve conservée et cachée la Science Intégrale dont la possession montrera un jour à l'Humanité le sens des mystères religieux et la manière d'achever la Rédemption. L'Agartha existe toujours, cachée dans les replis inaccessibles de l'Hymalaya (destruction d'Yima !) et l'élite humaine qui y vit a toujours « pour loi la bonté et pour religion celle des pre-

miers fidèles »... Voici une tradition éminemment précieuse que l'on ne rencontre dans aucun des livres indous connus des Européens. Telle est également la source à laquelle tous les initiateurs religieux ont puisé la science au moyen de laquelle il leur a été possible de donner de loin en loin de nouvelles révélations aux hommes.

Ceci dit, revenons au Paradis terrestre primitif : Ahriman, jaloux du bonheur des hommes, va, par tous les moyens possibles, tenter de le leur ravir. Il sèmera donc la division parmi eux, « sciera en deux » leur bon accord. Ils seront ainsi dépouillés du « Corps Glorieux » qui s'éloignera d'eux en trois étapes progressives et deviendra virtuel. L'esprit oriental dira avec sa précision allégorique habituelle que cette Gloire se réfugiera dans le lac KANSOU, dans l'eau, symbole de la passivité, de la possibilité, comme le montra encore le mot Kansou, sanscrit : Kangx, désir ou possibilité d'être.

MESSIANISME, RÉDEMPTION.

De même que la gloire a été ravie aux hommes en trois opérations successives, elle leur sera rendue en trois étapes, de la façon originale suivante : Trois vierges viendront successivement se baigner dans le lac Kansou et concevront chacune un fils au moyen de cette gloire cachée dont un tiers pénétrera dans le sein de chacune d'elles. La première se nommera : Çrutat-Fédhri, sanscrit : Çruta-Bhadra, la bienheureuse

obéissante. Elle enfantera un premier messie UKSHYAT-ERETA, soit VAXAT-RITA, celui qui fait croître la pureté (1re phase mystique de Purification). La seconde sera : VANHU-FEDHRI, Vasu-Bhadra, l'éclatante bienheureuse. Elle donnera le jour à UKSHYAT-NEMO, Vaxat-nama, celui qui fait croître la science (2e phase mystique: Illumination) La troisième, EREDHAT-FEDHRI, Rita-Bhadra, la pure bien heureuse, sera la mère de ÇAOSHYANT, Çasay-anga, *celui dont le corps sera immolé.* Ce dernier Messie ressemble fort à celui des chrétiens, d'autant plus qu'il se nomme également : ASTWAT-ERETA ou Açita-Avatarata, *celui qui est descendu pour être mangé* ! Le chapitre VI de l'évangile de Saint Jean développe à souhait la même idée. Ce dernier Messie présidera à la résurrection des morts. Et, après une dernière épreuve dans un fleuve de feu, tous les hommes iront au GAROTMAN, ou Kara-demana, c'est-à-dire selon Saint Paul, constitueront la « Maison du Seigneur » en esprit, sens des deux mots : Kara-demana. Ahriman lui-même se convertira...

Telles sont, réduites à leur plus simple expression, les grandes lignes du dogme de Zoroastre, auquel se superpose exactement le sens caché des mystères du catholicisme. Ce jalonnement préalable étant effectué, il nous sera possible d'en examiner ultérieurement les détails, sans crainte de nous égarer dans un labyrinthe dont nous connaissons la structure et les issues.

H. DELOSERAIE.

DU CHRISTIANISME ORIGINEL
AU CHRISTIANISME FINAL (1)

Cette nouvelle édition réunit en un seul volume les Conférences publiées dans les deux volumes de 1913 et 1914, intitulés *Christianisme Originel* et *Christianisme Césarien*, auxquelles j'ai ajouté la VIIe, « Ecrits Apostoliques », la XVe, « De la Carrière Apostolique à la Carrière Ecclésiastique », et la XVIe, « Vers l'exclusion des Intellectuels ». Et, de nouveau, je souhaite aux réalités positives qui y sont démontrées la diffusion salutaire que mérite la Vérité.

C'est surtout au clergé et aux fidèles de l'Eglise Romaine et des autres orthodoxies que je désirerais montrer, par des documents authentiques et par les démonstrations rationnelles, le Christianisme réel, non pas conventionnel : mais un autre réalisme, trop humain, hélas ! non pas chrétien, a substitué, dans toutes les orthodoxies, la confiance aveugle ou la routine à « l'esprit de liberté » et de « science personnelle » que prêchaient les apôtres du Christ.

Le Christ estimait « la foi » chose si différente de « l'orthodoxie » que souvent d'un hérétique samaritain ou d'un païen, il affirme n'avoir pas trouvé une foi aussi grande dans Israël (Matthieu, VIII,

(1) Préface du nouvel ouvrage, sous presse, de notre éminent collaborateur ALTA, Dr en Sorbonne.

10 ; Luc, IV, 25 ; VII, 9). Les apôtres affirment de même que la foi est tout autre chose que la docilité. « C'est à vous de juger si vous êtes dans la foi : ne savez-vous pas par vous-même si Jésus-Christ est en vous ?... Eprouvez, jugez tout et tenez-vous-en à ce qui est bon... » (2e épître aux Corinthiens, XIII 5 ; Ire aux Thessaloniciens, V, 21). « Ce n'est pas à un pédagogue, c'est à Dieu immédiatement que se rapporte la foi chrétienne » (Epître aux Galates, III, 25), et vingt autres textes analogues pour lesquels je renvoie à mon commentaire et à ma traduction du grec authentique de saint Paul, et ici même à la XVIIIe conférence, « transformation de la foi chrétienne ».

Les orthodoxies, au contraire, veulent que leur croyant soit un crédule qui s'en rapporte à son clergé pour tout ce qu'il doit croire : « Si vous voulez savoir ce que je crois, allez le demander à Rome ! » répondait M. Brunetière à un collègue académicien qui l'interrogeait sur sa conversion inattendue à « la foi catholique ». En bon sceptique qu'il était resté après sa « conversion », comme avant, l'honorable littérateur s'était bien gardé de se soucier du Dogmatisme, et avait adhéré à « l'organisme catholique », comme tels politiciens ou tels prélats romains non moins avantageusement connus. Mais les fidèles véritables d'une orthodoxie quelconque prennent plus au tragique l'adhésion absolue à l'absolutisme dogmatique de leur Eglise officielle ; les prêtres de l'Eglise Romaine, particulièrement, se font un devoir de conscience d'ignorer absolu-

ment tout autre document que les affirmations ou les négations — désintéressées évidemment ! — de leurs formateurs pédagogiques ; et ces pédagogues — désintéressés ! — les prennent sous leur férule dès la plus tendre enfance, lorsque ces petits cerveaux, ignorants de toute science et dépourvus de sens critique,sont aptes à recevoir n'importe quelle doctrine ; puis, les dominant par la peur de l'enfer éternel dans la vie future et la menace de l'interdit dans la vie présente, ils leur font une obligation absolue, sous peine de péché mortel, de ne jamais étudier l'histoire de l'Eglise ou de la Théologie dans un livre de n'importe quel auteur qui ne soit pas revêtu de l'approbation ecclésiastique. C'est-à-dire, en bon français : défense absolue de savoir de vos pédagogues autre chose que ce qu'ils veulent bien vous en faire connaître. Et c'est à ce degré d'inconscience — j'emploie un mot poli, que leurs chefs ecclésiastiques ont réduit consciencieusement l'esprit des adorateurs consciencieux du Dieu Esprit et du Logos ou Raison incarnée ; telle est la traduction orthodoxe de la parole de Jésus à la Samaritaine : « Dieu est esprit et, pour l'adorer, il faut l'adorer en esprit et en vérité. » (Jean, IV, 24.) C'est d'eux, comme des juifs, que saint Paul pourrait dire : « Leurs pensées sont obtuses, il y a un voile sur leur cœur ; s'ils se retournaient vers le vrai Maître, le voile tomberait, car le vrai Maître, c'est le Seigneur, et le Seigneur est esprit, et où est l'esprit du Seigneur est la liberté. » (2e épître aux Corinthiens, III, 14, 15, 16, 17.)

Les instructeurs ecclésiastiques m'ont répondu, quand je leur reprochais leurs falsifications des faits et des textes contraires à leur enseignement et à leur autocratie, qu'il vaut mieux mentir que troubler les consciences. Eclairer n'est pas troubler ; sinon pour un instant, après lequel *la réflexion justifiera Dieu en condamnant les hommes.* Mais outre que le mensonge n'est pas honnête, il est ici en pure perte : car l'enfant qu'on a trompé deviendra homme ; et malgré toutes les habiletés qu'on emploiera pour les empêcher de connaître l'histoire véritable, les catholiques intelligents, un jour arriveront à la connaître, et le respect qu'ils auraient voulu conserver pour les maîtres de leur enfance se changera, malgré eux, en mésestime et en colère.

La seule politique habile, quand il s'agit de religion, c'est la vérité ; et l'enseignement de la Métaphysique, sous prétexte de religion, ne peut pas devenir une banalité sans devenir une duperie ou une exploitation. L'initiation chrétienne, au premier siècle, se gardait bien de vouloir enseigner les mystères aux incapables ; les catéchiseurs, aujourd'hui, indiquent à quelle incompréhension ils en sont arrivés eux-mêmes en les révélant aux petits enfants. En théologie comme en philosophie, enseignement et compréhension dépassent absolument l'instruction primaire : c'est donc au clergé, depuis des siècles, une faute inexcusable et un calcul absolument erroné de capter la crédulité des enfants et de prétendre maintenir cette crédulité dans

l'enfant devenu homme ; l'incrédulité fatalement succède à la crédulité.

Mon livre s'adresse aux lecteurs intelligents, désireux de connaître le vrai christianisme : ceux qui en sont incapables me feront honneur en ne me lisant pas, et les Diotréphès qui, jadis, excommuniaient saint Jean — se jugeront eux-mêmes en défendant de me lire.

ALTA,
Dr en Sorbonne.

LA CONSTITUTION DE L'HOMME

ET DES ÊTRES VIVANTS (1)

Mesdames et Messieurs,

En terminant ma dernière conférence, je vous disais que la constitution de l'homme, loin d'être aussi simple que le suppose le vieux spiritualisme, est au contraire des plus compliquées. L'anatomie comparée, en effet, nous enseigne, que le corps humain résulte de la fusion d'au moins quatre sortes d'organismes, de quatre degrés différents de complexité. On reste étonné de voir tous ces groupes de spiritualistes : occultistes, spirites, théologiens, théosophes, etc., qui font aujourd'hui tant de bruit, ne tenir aucun compte de ces données des sciences naturelles et considérer toujours le corps de l'homme comme au temps de Descartes et de Bossuet. A notre tour, ne tenons aucun compte de leurs écrits qui ne peuvent être qu'erronés et tâchons de nous instruire directement dans le grand livre de la Nature.

I. — Tous les corps vivants, aussi bien les végétaux que les animaux, se composent d'une infinité de *globules* gélatineux microscopiques, que les naturalistes ont nommé, pour des raisons qu'il est inutile d'exposer ici, *cellules*. Dans le corps humain, il y en a environ 60 trillons. Mais, à côté des êtres *pluricellulaires*, il y a des êtres *unicellulaires*, ne consistant, par conséquent, qu'en une seule cellule. Il est de plus à remarquer qu'un être pluricellulaire, au début de sa vie n'est formé que d'une seule cellule, qu'on nomme œuf !

La substance gélatineuse de la cellule se compose d'un liquide dans lequel sont entassés une multitude de granulations de diverses natures divisées en deux parties : le corps de la cellule et le noyau. Les plus importantes de ces granulations ont reçu différents noms : mycrozymas, microsomes, mitochondres, symbiotes, etc. Ce sont ces granulations qui constituent la *matière vivante*, formée de zymases, ou diastases ou ferments.

(1) Voir 1re conférence nos 14, 15, 16 et 17.

La vie d'un organisme est avant tout une fermentation.

De quelles substances sont composés ces ferments ?

De matières albuminoïdes considérées jusqu'ici comme seules matières douées de vie, d'alcalis et d'acides, et d'une matière minérale que jusqu'à nos jours on ne leur connaissait pas, un métal à l'état colloïdal. Or, voici le fait le plus important qu'on ait constaté : c'est que les ferments organiques perdent leurs propriétés dès qu'on les dépouille de la petite proportion de matières métalliques qu'ils contiennent toujours. Donc, ce n'est pas la matière albuminoïde qui est vivante, comme on l'a toujours cru ; cette matière, par elle-même, ne possède pas la vie ; c'est le métal à l'état colloïdal qui est vivant et qui communique sa vie à la matière organique, c'est-à-dire l'énergie intra-atomique qu'il dégage par la dissociation de ses atomes. L'origine de la vie ne doit donc pas être cherchée dans la production par synthèse des matières albuminoïdes, mais dans le métal qui se trouve dans un état tel que ses atomes sont en train de se dissocier en électrons. Nous savons, du reste, aujourd'hui fabriquer des ferments métalliques, tels que l'électrargol, l'électromartiol, l'électrocuprol, etc.

Le globule vivant, ainsi que le fait justement remarquer le professeur Leduc, nous représente un champ de force, avec son centre dynamique, ses lignes de forces suivant les rayons et sa surface équipotentielle. Tout globule ou cellule, en effet, a un organe central ou centrosome, bien visible au moment où la cellule va se diviser. Il apparaît comme un amas pressé de granulations susceptibles de se colorer fortement, autour duquel se concentre une zone claire réfractaire à la coloration ; au delà, se dessinent des stries composées de fines granulations qui divergent vers la périphérie selon les rayons de la sphère ; enfin, la surface limitante, assez souvent composée de surfaces stratifiées concentriques, représente les surfaces équipotentielles.

« La physiologie, continue M. Leduc, va nous montrer, mieux encore que la morphologie, l'action des centres dynamiques dans les phénomènes de la vie. Le phénomène fondamental de la vie, c'est la nutrition cellulaire, subordonnée à l'absorption et à l'élimination ; or c'est le caractère des forces centrales, des centres dynamiques, magnétiques ou électriques, de provoquer des mouvements centripètes et centrifuges. L'ab-

sorption cellulaire, mouvement centripète, l'élimination, mouvement centrifuge, suffisent à caractériser, à établir *l'existence de centres dynamiques cellulaires.* »

« La cellule vivante est un centre dynamique, les êtres vivants sont constitués par des associations diverses de centres dynamiques. La vie est dans les actions réciproques de ces centres et dans l'action sur eux du monde extérieur. La notion des centres dynamiques éclaire la biologie comme un soleil levant un paysage obscur ; il y règne encore bien des obscurités, mais elles n'apparaissent plus que comme des ombres dans un paysage éclairé. »

J'ai tenu, Mesdames et Messieurs, à vous rapporter textuellement les paroles du professeur Leduc de Nantes, parce que ce professeur est un matérialiste avéré et que c'est lui qui vient introduire en physiologie la notion des centres dynamiques cellulaires, qu'il est étonnant qu'on n'ait pas su voir plus tôt.

La vie de la cellule libre, ou associée, présente, comme vous le savez tous, des phénomènes de nutrition, de reproduction et de relation. Je laisse de côté les deux premiers phénomènes dont l'exposition ne nous est pas utile pour le but que nous poursuivons, et je vous parlerai seulement des phénomènes de relation.

Ceux-ci comprennent des *phénomènes physiques* et des phénomènes *psychiques.* Occupons-nous de ces derniers.

La plupart des mouvements et des actes que l'on observe chez les êtres unicellulaires libres sont des réponses directes au stimulus parti du milieu où ils vivent ; examinons chaque partie de ces actes et commençant par la *phase sensorielle* et finissant par *sa phase motrice.* L'analyse révèle que dans ce phénomène on peut distinguer plusieurs moments qui sont :

1° La perception de l'objet extérieur et la perception de sa position dans l'espace ;

2° le choix entre plusieurs objets ;

3° les mouvements destinés, soit à se rapprocher du corps et à le saisir, soit à fuir loin de lui.

La perception est le résultat d'une *impression directe* que les corps exercent sur la substance de l'animalcule. Cependant quelques-uns paraissent percevoir à *distance et sans contact.* C'est aussi un fait général que ces micro-organismes sans organe de la vue indiquent par leur mouvement une *connaissance* exacte

du point occupé par ce corps, connaissance qui leur est d'ailleurs absolument indispensable pour pouvoir s'en approcher et le saisir.

Les animalcules n'ingèrent pas indistinctement toutes les particules qu'ils rencontrent. Ils exercent un choix, qui, suivant les êtres unicellulaires, est plus ou moins intelligent.

Certains auteurs ont prétendu expliquer ce choix en disant qu'il était fondé sur une relation entre la *composition chimique* du globule qui choisit et celle du corps qui est choisi. Ce sont là, dit Binet, des explications purement verbales. Il serait surprenant que la faculté d'élection alimentaire ne repose pas sur la nature de la composition chimique du corps vivant, mais la propriété de choisir entre plusieurs excitations est une propriété psychique.

Les mouvements que font les micro-organismes comme réponse à une impression ne sont pas le plus souvent de simples mouvements réflexes, ce sont des mouvements adaptés à une fin. Balbiani a montré que le mouvement des cirres d'un infusoire cilié n'est pas un mouvement involontaire, mais qu'il est parfaitement soumis à la volonté de l'animal.

Le globule vivant est donc incontestablement doué de propriétés psychiques. Aux *impressions* par le milieu extérieur (phénomène mécanique ou physique) succède la *sensation* de ces impressions (phénomène psychique), c'est-à-dire la conscience de ces impressions, car il n'y a pas de sensation sans conscience, le moindre degré de conscience (les mots sensation inconsciente sont une absurdité). A la sensation succède *le choix* et *la volonté* qui dirige le mouvement (phénomène psychique), enfin vient le *mouvement*, phénomène physique ou mécanique.

Dans notre première conférence, nous avons vu qu'aucun phénomène de conscience n'est explicable sans la condition d'un sujet *simple et indivisible*, d'une monade ou ultimate, d'un moi réel sentant, pensant et voulant, véritable *unité centrale* qui rassemble et coordonne tous les éléments de ce phénomène. Cette unité est un *centre réel psychique*, une *psychée*, une *âme cellulaire* qui est en même temps le réel centre dynamique de la cellule. Et comme cette monade centrale agit dans toute la cellule, qu'elle a pour champ de force toute cette petite sphère, il s'ensuit que ce *centre psycho-dynamique* a acquis un plus grand déve-

loppement, qu'il est plus évolué que toutes les autres monades de la cellule, qu'il est le centre dominant de l'agrégat.

Le centre dynamique de la cellule n'est pas précisément le centrosome, comme le croit M. Leduc, il est l'ultimate ou la monade dominante qui réside au centre du microsome ou du microzyma central dont les atomes métalliques sont en train de se dissocier en électrons, de libérer l'énergie intra-atomique. C'est ainsi que ce centre psycho-dynamique peut utiliser cette énergie qui prend la forme de projections d'électrons et de vibrations de l'éther dans lequel cette monade est baignée.

Telle est donc la constitution de la cellule vivante, premier degré de l'échelle des êtres vivants, premier élément morphologique des organismes plus compliqués. Donnons à ce premier degré d'organisation le nom de *Plastide*. Chaque plastide ayant un centre psychodynamique, une âme ou psychée, nous commençons par reconnaître que dans l'organisme humain, il y a 60 trillons d'âmes inférieures.

Un second degré d'organisation nous est offert par des organismes qu'on a nommés : morule, blastule et gastrule. Il est composé d'un nombre plus ou moins grand de cellules ou plastides réunies en sphère pleine ou creuse, portant à sa surface des appendices filamenteux, tous dans le prolongement des rayons de la sphère, ce qui prouve que cet organisme est muni d'un centre psychodynamique dont le champ de force est égal au volume de la sphère ; par conséquent, d'un centre psychodynamique plus évolué que celui de chaque cellule composante, supérieure à toutes, et les dominant toutes. C'est l'âme de cet organisme auquel on donne le nom de *méride*. L'ensemble des âmes du méride constitue ce que j'ai appelé son *psycholone*.

Quand un de ces mérides creux, à double paroi, et portant une petite ouverture, ou bouche à l'extrémité de l'un de ses diamètres, se fixe au sol par l'autre extrémité du même diamètre, on a un animal appelé *polype*. Ces polypes qui s'étirent dans le sens de leur axe vertical ont la propriété de bourgeonner et d'engendrer ainsi d'autres polypes sur la surface de leur corps, ce qui finit par les faire ressembler à un végétal. Supposons, ce qui arrive parfois, qu'un polype engendre à sa base un *verticille* composé de quatre, cinq ou six polypes, nous aurons un groupe de cinq, six ou

sept organismes toujours du second ordre, c'est-à-dire des mérides. Mais si les polypes du verticille se couchent sur le polype du milieu et se soudent intimement entre eux et avec lui, nous aurons un organisme d'un degré plus compliqué que le précédent et que nous appellerons un *zoïde*. Le corail est un organisme de ce degré.

Dans le *zoïde*, c'est le centre psycho-dynamique du polype central, dont le champ de force est devenu égal au volume du *zoïde*, qui sera dominant et qui commandera tous les autres ; c'est lui qui sera l'âme du zoïde et il aura sous ses ordres les centres psycho-dynamiques des mérides composants, qui auront sous leurs ordres les centres psycho-dynamiques des cellules. Le *psycholone du zoïde* est, comme vous le voyez, plus compliqué que celui de méride.

Le zoïde est susceptible de plusieurs modifications qu'il serait trop long de vous signaler ici. Je me contenterai de vous dire que les cloisons qui séparent les polypes rabattus et soudés disparaissent, qu'il reste autour du polype médian une seule cavité (cavité périviscérale), que le polype médian se ferme à sa partie inférieure pour constituer un estomac, que près de la bouche, autour de l'estomac, il se forme autant de ganglions nerveux qu'il y a de polypes, ganglions reliés entre eux par un *collier nerveux* et qu'on voit apparaître au-dessous de l'estomac le rudiment du système circulatoire ; enfin, que parfois l'estomac se continue par un tube qui vient s'ouvrir sur le côté de l'animal, c'est le tube digestif et l'anus.

Le *zoïde* ainsi modifié se détache de sa tige pour se mouvoir au fond de l'eau. Alors, l'hémisphère portant la bouche s'aplatit et se tourne vers le sol : c'est *la face ventrale* ; l'hémisphère opposé, moins aplati, constitue *la face dorsale* et l'animal se meut de telle sorte que l'anus soit à son arrière : cette face est *la postérieure* ; la face opposée est l'*antérieure*.

L'un de ces zoïdes bourgeonne par sa face postérieure un zoïde semblable à lui, celui-ci en bourgeonne un autre et ainsi de suite jusqu'à un nombre déterminé et l'on a un organisme du quatrième degré qu'on nomme un *dème*. Cet organisme est celui du ver et des animaux dits annelés ou articulés.

Il est à remarquer que le zoïde qui est en tête conserve sa bouche, ses quatre ganglions nerveux et ses quatre tentacules ; que le zoïde qui est à la queue n'a conservé que son anus, une paire de tentacules et une

paire de ganglions ; que tous les zoïdes intermédiaires, n'ont ni bouche ni anus, mais seulement une partie de l'estomac, une paire de tentacules et une paire de ganglions. Ces modifications se sont produites par suite du resserrement des zoïdes les uns contre les autres et par suite de la nécessité de souder entre eux tous les estomacs pour en faire un tube digestif.

Dans cet organisme, le centre psycho-dynamique dominant, ou l'âme, est celui de la tête, qui a sous sa dépendance les dominants des autres zoïdes, qui ont sous leur dépendance les dominants des mérides, qui eux-mêmes ont sous leur dépendance les dominants cellulaires, et tel est le *psycholone du dème* annelé.

Dans ce dème, tous les zoïdes composant l'animal sont semblables, mais il se fait, en général, une différenciation de ces zoïdes. D'abord ils n'ont pas tous la même dimension : plusieurs zoïdes contribuent à former une *tête*, à l'agrandissement de la bouche et à celui du cerveau. Les appendices de ces zoïdes deviennent soit des tentacules, soit des organes entourant la bouche et servant à broyer les aliments. Les zoïdes qui suivent la tête augmentent de diamètre, puis, ce diamètre diminue plus ou moins rapidement jusqu'à l'extrémité opposée. Les appendices des premiers zoïdes qui suivent la tête se dédoublent souvent en patte et branchies externes ; quelquefois celles-ci existent seules. Les appendices des autres zoïdes deviennent des pattes qui diminuent de dimensions comme ces zoïdes et finissent même par disparaître.

Puis la trace extérieure des zoïdes ou anneaux disparaissent et la surface de l'animal devient uniforme ou lisse. Les cloisons qui séparaient les différents anneaux disparaissent. Les traces de segmentation qu'on remarquait sur le tube digestif s'effacent aussi. Les ganglions nerveux se rapprochent de la ligne médiane et se soudent entre eux ; ensuite se soudent bout à bout, de manière à former une sorte de cordon renflé en massue à sa partie antérieure.

Ce développement du système nerveux se fait dans l'embryon plus vite que celui du tube digestif, de sorte que l'anneau nerveux entourant l'œsophage ayant disparu, le tube digestif ne pouvant plus s'ouvrir sur la face ventrale de l'animal, il reste fermé à ses deux extrémités. Alors, vers le milieu de ce tube, il se forme une sorte de poche ou diverticulum qui se divise en deux parties, se dirigeant l'une vers la tête et l'autre

vers la partie postérieure de l'animal et qui finissent toutes deux par s'ouvrir au dehors sur la face dorsale de l'animal. Or, comme c'est la position de la bouche qui détermine la face ventrale du corps, celle qui se tourne vers le sol, l'attitude du vers ainsi modifié va être l'inverse des autres, c'est-à-dire que la face dorsale va devenir la face ventrale et la ventrale la dorsale.

Quant à l'ancien tube digestif ayant rompu son attache avec le nouveau, il devient une tige flexible plus ou moins rigide qui s'étend d'un bout à l'autre de l'animal et qu'on nomme la *notocorde*. Ce nouveau dème retourné se nomme le *protovertébré*. Il n'existe pas sur la terre d'animaux dont le degré de complexité organique soit supérieur à ce dème. Mais ceci ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'animaux plus perfectionnés. Ainsi l'organisation de l'homme n'est pas plus complexe que celle de ce ver retourné, mais son organisme est certes plus parfait. Or, comment la forme de ce ver a-t-elle pu se transformer en forme humaine ?

II. — Dans le protovertébré on distingue quatre régions du corps : 1° la tête ; 2° le thorax ou poitrine ; 3° l'abdomen ou ventre ; 4° la queue. Le tube digestif part de la bouche qui est à la tête et débouche par l'anus à la jonction de l'abdomen et de la queue. De chaque côté du thorax se trouvent les branchies, organes de la respiration aquatique qui, chez cet animal, ne sont plus externes, mais *internes*. Ce sont des sacs garnis de franges sur leur surface interne, qui s'ouvrent, d'une part, à l'extérieur, et, d'une autre part, dans la partie antérieure du tube digestif. L'eau aspirée par la bouche dans cette portion du tube digestif pénètre dans les branchies et sort à l'extérieur par les ouvertures externes.

Il faut d'abord que d'aquatique, cet organisme devienne aérien. Pour cela, certaines de ses branchies internes se transforment en oreilles externes et moy-ennes. Nous n'en dirons pas autre chose, et une paire de ses sacs branchiaux se détachent de la paroi du corps en fermant l'ouverture qui les mettait en communication avec l'extérieur ; ils ne communiquent plus qu'avec l'intérieur du tube digestif. Ils augmentent de volume, les vaisseaux sanguins se multiplient sur leurs parois, ils se pédonculisent et les deux pédoncules creux se réunissent à la fin en un seul tube. L'animal a perdu ses branchies, appareil respiratoire aquatique, pour les remplacer par des *poumons*, appareil respi-

ratoire aérien. Il peut désormais nager à la surface de l'eau.

Mais il faut alors à ces organismes deux paires de membres : l'une est située immédiatement en arrière des branchies, l'autre immédiatement avant la queue, et ces membres sont des *nageoires*. Pour sortir tout à fait de l'eau et venir habiter la terre ferme, il faut que l'animal transforme ses nageoires en pattes à cinq doigts. Mais ce n'est pas tout. Chez l'animal nageur, même après les modifications qui précèdent, les pattes de devant sont semblables à celles de derrière, toutes les deux ont un genou. Pour qu'il se produise un coude, il faut que l'humérus, ou bras, exécute une torsion de 180°, et on remarque cette torsion chez tous les animaux terrestres. Mais alors la main est tournée en arrière. Pour la ramener en avant, il faut que le radius puisse se croiser sur le cubitus, et c'est ce qui a lieu en effet.

En même temps que ces diverses modifications se produisent, la queue se réduit à n'être plus que la prolongation de la *notocorde*, qui, ossifiée entre chaque zoïde, porte le nom de colonne vertébrale, d'où partent des arcs ossifiés en haut et en bas (arcs vertébraux et côtes). L'organisme prend alors la *forme reptilienne* qui a les pattes courtes et le ventre touchant la terre. Mais les pattes s'allongeant, le ventre de l'animal se trouve porté à une certaine distance du sol. A un premier degré, l'animal s'appuie sur le sol avec toute la face inférieure de son pied et celle de sa main, il est *plantigrade*. A un second degré, la paume de la main et la plante du pied se redressent et l'animal ne marchant plus que sur les doigts est *digitigrade*. A un troisième degré, tous les doigts eux-mêmes se redressent, ne portent sur le sol que par leur extrémité libre, dont les ongles forment les sabots, il est *ungutigrade*.

Tous ces animaux peuvent avoir les quatre membres à peu près égaux ; ils ont une *attitude horizontale* ; ou bien les postérieurs plus courts que les antérieurs, ils ont une *attitude oblique* ; ou bien ce sont les antérieurs qui sont plus courts que les postérieurs, *l'attitude est alors plus ou moins verticale*. Le plus souvent, la queue se réduit ou disparaît.

Pour que l'attitude soit *parfaitement verticale*, il faut que l'animal soit plantigrade, afin que reposant bien sur ses pieds il ait une base de sustentation suffi-

sante. Et pour que l'équilibre soit parfait, il faut que le museau s'aplatisse et que le crâne se développe en arrière. Et telle est la forme humaine. Avec Edgar Quinet, j'appelle cet animal à forme humaine l'*Humanimal.*

Comme on peut le voir maintenant, l'Humanimal ne diffère essentiellement du vers protovertébré que par sa forme. Sa complexité organique reste la même et, par conséquent, aussi son psycholone, seulement son organisme (ou corps charnel que je nomme *sarcosone*) et son psycholone sont plus perfectionnés.

Cependant, le psycholone de l'*Homme véritable* acquiert une complication de la plus grande importance, et cette complication différencie l'homme véritable de l'Humanimal son *précurseur.*

Vous avez sans doute entendu parler, Mesdames et Messieurs, de l'*homme fossile* et de la race quasi humaine de *Néanderthal.* Pour M. Rutot, le savant Belge, le prétendu homme de Néanderthal n'est que le survivant de l'époque *pléistocène moyenne* des précurseurs tertiaires ou humanimaux, attardé au milieu des races humaines qui l'ont asservi. Il est le chien de l'homme véritable, peine pour lui et se vêt tout au plus des fragments de peau que lui abandonne son maître.

Or, si l'on compare le néanderthalien à l'*homme véritable qui a vécu à l'époque du pléistocène supérieur,* on constate, et M. Boule l'a montré d'une façon péremptoire, que, en dehors de ressemblances superficielles portant sur quelques cas isolés, on ne peut pas mettre en évidence une conformité suffisante de caractères pour établir entre le prétendu homme de néanderthal et l'homme véritable une liaison morphologique quelconque.

Fait remarquable, ce *hiatus morphologique* coïncide *avec un hiatus de culture intellectuelle,* sur lequel a justement insisté M. l'Abbé Breuil, culture qui se manifeste par l'industrie extrêmement rudimentaire du néanderthalien où rien ne révèle la moindre tendance esthétique, et l'industrie variée de l'homme du pléistocène supérieur qui montre une habileté supérieure dans l'exécution et un goût fortement esthétique.

Ces deux hiatus nous indiquent que le centre psychodynamique supérieur ou âme de l'homme véritable n'est pas le même que celui de l'humanimal, ne provient pas non plus d'un lent développement du centre psycho-dynamique de ce dernier, qu'il est un centre très supérieur ajouté à celui de l'humanimal, greffé en

quelque sorte sur le psycholone de l'humanimal pour vivre en *symbiose* avec lui, ce qui est un cas qui se présente assez souvent dans le règne animal, aussi bien que dans le règne végétal.

Donc, le psycholone humain du quatrième degré de complexité, comme celui de l'humanimal et celui des vertébrés jusqu'au protovertébré ou ver retourné, possède en plus que tous ceux-ci un *centre psycho-dynamique très supérieur possédant la conscience à la deuxième puissance*, comme nous l'avons remarqué dans notre première conférence, tandis que celui des animaux, y compris l'humanimal, ne possède la conscience qu'à *la première puissance*.

D'où vient ce centre psycho-dynamique très supérieur de l'homme ? C'est une question que nous chercherons à résoudre une autre fois.

Dans la dernière conférence, je vous ai dit que les êtres spirituels étaient des agrégats très subtils dont les centres psycho-dynamiques étaient plus évolués les uns que les autres et qu'ils étaient hiérarchisés ou subordonnés les uns aux autres. Je vous disais que ce n'était point là une hypothèse, mais un fait que l'étude des êtres organisés permet de constater. Vous venez de voir, en effet, que la complexité de ces organismes n'est que la reproduction matérielle de *la complexité de l'être spirituel ou psycholone qui l'anime*, et réciproquement le psycholone n'est que le décalque ou le *double de l'organisme*.

Imaginons que la substance organique d'un homme par exemple : 1° disparaisse instantanément par une cause quelconque en laissant en place tous ses centres psycho-dynamiques ; 2° que chacun de ces centres attire dans sa sphère d'action de l'éther environnant, nous obtiendrons un homme invisible, impalpable, éthéré, présentant non seulement la forme générale d'un homme, mais l'ensemble des formes de ses organes internes et de la structure de tous ces organes. Il sera le décalque pour ainsi dire de tout l'organisme charnel ou sarcosome qui le revêtait avant de disparaître.

Disons, en passant, que les spirites appellent le centre supérieur de l'homme *l'esprit* et le reste de notre psycholone le *périsprit*, ce qui, comme vous venez de le voir, n'est pas très exact. Mais tout en reconnaissant que le périsprit est le décalque ou le double de l'organisme, ils ignorent la véritable cause de cette structure et n'ont pas encore compris que cette structure est

impossible absolument d'exister dans un amas homogène d'éther sans la présence d'innombrables centres psycho-dynamiques coordonnés et hiérarchisés.

III. — Vous savez, Mesdames et Messieurs, que les animaux, comme l'homme, absorbent et rejettent par la peau en général et, plus particulièrement, par la bouche et le nez des gaz, tels que l'oxygène, l'azote, l'acide carbonique, tous produits de la respiration.

La peau exhale aussi, comme les poumons, une certaine quantité de vapeur d'eau, et ce dégagement est plus intense dans les parties les plus vasculaires, comme les mains, les pieds et les yeux. Ce dégagement de vapeur d'eau se produit aussi de tous les organes internes avec des gaz hydrogène, oxygène, azote, acide carbonique et quelquefois hydrogène sulfuré, de telle sorte que tous ces gaz et cette vapeur remplissent le sarcosome en entier et font équilibre à la pression atmosphérique.

La perspiration cutanée aussi bien que la respiration pulmonaire déterminent donc un renouvellement de ces gaz dont une partie reste *adhérente* à la surface des organes internes et à la surface extérieure du sarcosome, lui formant ainsi une sorte de légère atmosphère ou d'*Aura*. Cette légère atmosphère est sans cesse agitée par d'autres portions de gaz qui s'élèvent de tout le corps et forment comme des *flammes transparentes* que le lieutenant-colonel de Rochas a nommé *Lohées*, surmontées d'un léger brouillard. Lorsqu'on se place, dans une chambre faiblement éclairée et qu'on tient sa main devant un fond obscur disposé à quelques pas en arrière, certaines personnes plus ou moins sensitives aperçoivent, à la distance habituelle de la vision distincte, au-dessus de chaque doigt, une sorte de faible courant sans couleur, semblable à de l'air mobile, et se dirigeant vers le haut. C'est à l'extrémité des doigts, des mains et des pieds, et aussi autour de la tête, que ces sortes de flammes sont les plus développées.

Dans ce milieu gazeux qui remplit le sarcosome, viennent se répandre comme une fine poussière impalpable de toutes les particules odorantes ou non, qui proviennent des organes internes et qui s'échappent ensuite par la peau. C'est un fait connu de tout le monde, que le chien suit la trace de son maître à l'odeur qu'il a laissée sur les lieux de son passage, odeur due à l'émission des particules excessivement ténues que son maître laisse constamment échapper de sa per-

sonne. Cette émission se fait surtout par les aspérités, les angles et les arêtes du corps.

Gustave Lebon a expérimentalement démontré que tous les corps sont plus ou moins *radio-actifs*. Par conséquent, tous les corps vivants doivent l'être aussi. Et, en effet, des expériences paraissent avoir établi que la radiation humaine décharge l'électroscope. Le corps des animaux est d'ailleurs le siège de nombreuses réactions chimiques, produisant des effluves analogues aux rayons cathodiques et projetant à l'intérieur du corps des ions et des électrons, indiquant une *dématérialisation* de la matière. Ces *projections* peuvent dans certaines circonstances être faites à l'extérieur et produire autour du sarcosome *une condensation de la vapeur d'eau*, et différents effets mécaniques et physiologiques; quelques-uns même des rayons émis peuvent attaquer la plaque photographique.

Nous comprenons donc qu'il y a dans le corps de tout être vivant *un corps aériforme*, que nous ne pouvons pas voir dans les circonstances ordinaires et qui, cependant, n'en existe pas moins. Nous lui avons donné le nom d'*aérosome*.

Le sarcosome étant le siège, comme nous l'avons dit, de continuelles réactions chimiques, celles-ci ne peuvent avoir lieu sans un *dégagement d'électricité*.

Cette production incessante d'électricité dans l'être vivant fait que toute la masse du corps est électrisée, bien que le fluide électrique s'accumule vers la surface, c'est-à-dire dans la région cutanée. Là, sa déperdition dans l'air est rendue très faible par la couche cornée de l'épiderme qui revêt tout le corps et qui est mauvaise conductrice de l'électricité.

A l'état normal, le corps est électrisé positivement à droite, et négativement, à gauche. Mais avec les heures de la journée, et avec l'état de santé ou de maladie, le corps peut être électrisé, positivement ou négativement, des deux côtés. La tension électrique peut atteindre chez certaines personnes une intensité assez grande pour un dégagement assez fort d'électricité (pers... Electriques).

Les phénomènes radio-électriques que nous offrent les animaux et l'homme peuvent être soumis à l'influence de la volonté, de l'imagination, de l'attention expectative, du travail intellectuel, etc., sans qu'on soit obligé de voir dans la production de ces phénomènes l'action d'une *force spéciale* qu'on nomme, à

tort, la *force psychique*. Il y a dans les corps vivants des phénomènes radio-actifs, des décharges électriques, et des émissions d'effluves de matières aérosomatiques. Ces phénomènes peuvent se produire suivant leurs propres lois, ou sous la direction des centres psycho-dynamiques, absolument comme cela se passe dans les phénomènes physiologiques. Les seules forces psychiques en jeu sont les centres psycho-dynamiques ; il n'y en a pas d'autres.

Ainsi, il reste acquis à la science psychique, que dans le corps *charnel* des animaux ou *sarcosome*, il y a un corps aériforme ou *aérosome*, et un *psycholone*, ensemble de ses centres psycho-dynamiques hiérarchisés, véritable *être spirituel* tel que nous l'avons défini dans notre première conférence.

IV. — Parmi les êtres unicellulaires, il en est qui ne consistent qu'en une goutte de gelée et qu'on nomme des *amibes*. Ces petits êtres ont la faculté d'émettre à volonté des appendices plus ou moins longs, et par suite plus ou moins étroits, qu'on appelle des *pseudopodes* ; ils se saisissent par ces pseudopodes des particules qu'ils veulent faire pénétrer en eux pour s'en nourrir, et par conséquent ils doivent sentir aussi par l'extrémité de ces organes temporaires, car lorsque l'animal n'en a plus besoin, il le fait rentrer dans sa masse.

La même faculté se retrouve dans les cellules de l'homme, et par suite dans l'organisme, pris dans son ensemble ; pas dans tous les sujets, mais dans certains mis en état d'hypnose. L'homme qui veut voir au loin, et mouvoir au loin des objets, émet un pseudopode formé de substance aérosomatique, entraînant avec lui non de la substance charnelle de son sarcosome, mais des particules détachées de ce corps. Ce pseudopode est ordinairement très allongé et très mince et se termine à son extrémité par une partie renflée assez grande par rapport au diamètre du reste du membre. On donne à la partie renflée le nom de *fantôme* et à la longue partie étroite le nom de *cordon*. J'ai donné à toute cette formation le nom d'*organe-fantôme*.

Selon la *quantité de matière emportée* avec lui par l'organe-fantôme, et *accumulée surtout à la partie renflée*, celle-ci a plus ou *moins de consistance ou de matérialité et peut devenir visible*. On constate en même temps une diminution de poids dans le sujet qui l'émet, et quand l'organe-fantôme rentre dans le corps du

sujet, on constate une à peu près égale augmentation de poids de celui-ci.

L'extrémité renflée de l'organe-fantôme prend ordinairement, la forme d'une colonne nuageuse, colorée en rouge d'un côté et en bleu de l'autre. Ce nuage transmet au sujet toutes les impressions tactiles, visuelles, odorantes, sonores, comme l'avait d'abord constaté de Rochas, puis Routin et enfin M. Hector Durville qui a fait connaître le résultat de ses expériences dans son beau livre intitulé : *le Fantôme des vivants.* De même le nuage obéit à la volonté du sujet qui le fait s'éloigner ou se rapprocher, et permet d'écouter en lui les bruits du cœur, de la respiration, ou des paroles que prononce à voix basse le sujet. On peut même constater alors une exhalation d'acide carbonique.

C'est par la projection au loin (quelquefois à très grande distance) de l'organe-fantôme (et non pas de la force psychique, comme le dit M. Henri Durville) que le sujet voit ce qui se passe dans des lieux très éloignés, ou y produit certains effets. Ainsi s'explique la vue à grande distance sans le secours des yeux et tous les phénomènes analogues. Son rôle terminé, l'organe-fantôme rentre dans le sarcosome.

Bien que n'ayant aucune forme par lui-même, le fantôme aérosomatique prend la forme que le psycholone du sujet qui l'a émis veut bien lui donner. Ordinairement *c'est celle du sujet lui-même,* mais, d'autres fois, c'est celle d'une autre personne dont le sujet a l'idée, que cette personne soit vivante ou morte, ou qu'elle n'ait jamais existé, forgée qu'elle est par l'imagination du sujet. Elle peut être même celle d'un animal (lycantropie). J'appelle *images homologues* celles qui reproduisent plus ou moins exactement les traits du sujet, et *images hétérologues* celles qui représentent un autre personnage.

Mais comment le psycholone du sujet peut-il donner à son organe-fantôme sa propre forme ou une forme quelconque ?

Remarquons d'abord que lorsque le *nuage électrisé* aérosomatique prend forme, il ne reproduit pas comme le psycholone le corps du sujet avec tous ses organes internes, qu'il n'est pas le *double* du sujet, il ne produit seulement que la surface extérieure, comme la statue d'un grand homme qu'à l'intérieur n'est qu'un bloc de marbre homogène, mais qui par sa surface reproduit le personnage avec sa tête, les traits du visage, les mains

et une partie des bras et le vêtement. Souvent même au lieu d'une statue avec son relief, on n'a qu'une image plate.

Le Dr H. Baraduc a réussi à produire par la volonté et l'imagination des images sur la plaque sensible. « Avec ou sans électricité, dit-il, on peut projeter sur une plaque dans l'obscurité une image bien imagée, façonnée, modelée par l'esprit. » L'image, au lieu d'être projetée sur la plaque sensible, peut l'être simplement sur une feuille de papier. Invisible pour les yeux ordinaires, l'image se révèle aux yeux plus sensibles de plusieurs sujets hypnotisés.

De quoi sont formées ces images ?

Priestley ayant fait passer une forte décharge électrique à travers une chaîne de fer étendue sur une lame de verre vit chaque chaînon se dessiner sur le verre, au moyen d'une poudre noire qui s'en était détachée, et la chaîne avait un peu diminué de poids. Ces effets, à l'intensité près, ne diffèrent point des empreintes laissées par la foudre, lorsqu'elle retrace, à des distances souvent très grandes, les images des objets atteints par la décharge. Des savants Anglais ont fait des expériences qui montrent que les images fantômales sont dues à un phénomène *de transport de matières*.

De ces faits on peut légitimement conclure que les images aérosomatiques sont dues aux particules organiques ou textiles du corps et des vêtements du sujet entraînées par les décharges électriques qui accompagnent la sortie de l'aérosome et qui sont sous l'influence de la volonté, des idées, des émotions, etc., de ce sujet. Celui-ci peut donc déterminer à sa guise l'arrangement des particules dans le nuage et, par conséquent, lui donner la forme qui lui plaît.

Au lieu de donner au nuage la forme entière du sujet, il arrive assez souvent que le psycholone ne forme dans ce nuage que l'image d'un bras ou d'une main : c'est ce qu'a très bien observé Crookes.

La production de l'organe-fantôme peut être réalisée expérimentalement, et c'est ce qu'a montré à plusieurs reprises le lieutenant-colonel de Rochas. Au moyen de la projection de son organe-fantôme, l'homme peut montrer au loin à un ami ou à toute autre personne son image ou statue sculptée dans le nuage, lui faire des signes, etc., ce qui constitue pour le percipient une *apparition objective* ou réelle. Mais l'homme a une autre faculté, c'est de transmettre au

loin sa pensée et de déterminer dans celui vers qui il l'envoie une *hallucination véridique* ou *apparition subjective*. C'est le phénomène qu'on a appelé *télépathie*. Mais certains auteurs, comme, par exemple, M. Henri Durville, M. Camille Flammarion, comprennent sous ce nom les apparitions objectives aussi bien que les subjectives. Il faut en être averti quand on fait la lecture des écrits de ces auteurs, car les deux phénomènes ne doivent pas être confondus, et cette confusion prête à des erreurs multiples.

Ainsi Pierre est mourant, il pense à Jeanne, son amie. Celle-ci voit l'image de Pierre, non tel qu'il se trouve en ce moment, mais tel que Jeanne en a l'image dans son souvenir ; c'est une hallucination construite de toute pièce par Jeanne elle-même, sous la pensée de Pierre qui lui arrive, c'est une hallucination véridique, une *apparition subjective*, c'est une *télépathie*.

Mais si Jeanne, au lieu de voir l'image de Pierre qui dormait dans sa mémoire, aperçoit Pierre devant elle, avec sa physionomie actuelle et son costume actuel, ce n'est plus une télépathie, c'est une *apparition véritable, objective*, provenant de l'extériorisation de l'aérosome seul de Pierre.

Et en effet, comme le fait remarquer M. G. Delanne, Pierre mourant ou en danger, si sa pensée se dirige vers un être qui lui est cher, ne songe probablement pas en ce moment critique à son vêtement actuel, et c'est celui-ci cependant dont son apparition se montre revêtu, pas plus qu'il ne pense aux traits de son visage, de son maintien, de sa démarche, etc.

Bien plus, l'aérosome emporte quelquefois avec lui les particules contenant les centres psycho-dynamiques qui constituent le psycholone. Alors le fantôme objectif qui apparaît n'est pas seulement l'image du sujet apparaissant, mais la *personne elle-même du sujet*. Ce phénomène se produit surtout au moment de la mort temporaire ou définitive, comme nous le verrons.

On voit donc à quelles erreurs colossales on s'expose quand on confond sous le nom de télépathie l'apparition subjective et objective, ou que l'on confond l'extériorisation de l'organe-fantôme ou aérosome seul avec l'extériorisation de l'aérosome contenant le psycholone ou *fantôme-personnel* sous la désignation de projection de la force psychique, comme a l'habitude de le faire M. Henri Durville, par exemple.

C'est encore par suite de cette confusion que M. Dur-

ville père a cru, dans son livre sur *le fantôme des vivants*, étudier le fantôme-personnel, alors qu'il n'étudie, en réalité, que l'organe-fantôme, malgré tous les dires de ses sujets en expérience.

Si maintenant nous résumons le contenu de cette conférence, nous verrons que l'homme, comme du reste tous les animaux, est constitué par :

1° Un corps charnel ou *sarcosome*, visible et palpable, agglomération de nombreux individus de plusieurs ordres de complexité organique et de perfection : phastides, mérides, zoïdes, dème. La vie d'ensemble du sarcosome résulte de la vie de tous ces individus subordonnés les uns aux autres.

2° Un corps aériforme ou *aérosome*, invisible et impalpable dans les circonstances ordinaires, sorte de nuage électrisé entouré d'une sorte de buée plus légère et composé de corpuscules divers ; électrons, ions, atomes, molécules et particules odorantes ou non, le tout contenu dans des gaz raréfiés et de la vapeur d'eau. Cet aérosome est unique et ne peut se diviser en plusieurs autres.

3° Un *psycholone*, système de centres psycho-dynamiques coordonnés et hiérarchisés comme le sont les organismes de divers ordres qui constituent le sarcosome, son *double* par conséquent, présidant à la construction de l'organisme et à la direction de ses fonctions.

Ce psycholone, pas plus d'ailleurs que l'aérosome, ne peut pas être divisé par un instrument tranchant ou contondant, l'instrument passe à travers sans l'entamer. Il en résulte que si l'on opère l'ablation d'une partie de sarcosome, le psycholone double de cette partie reste en place et dans son entièreté. Par conséquent, il continue à jouer le rôle qu'il doit y jouer, sans se soucier de l'absence de cette partie du sarcosome qu'il animait et qu'il reconstitue, du reste, quand cela lui est possible. C'est ce que l'expérience nous fait voir.

A l'Académie des sciences (séance du 14 février 1919), le Dr A. Guépin, chirurgien de l'hôpital Péan, a offert à ses confrères, avec photographies et dessins à l'appui, une contribution à l'observation communiquée par lui tout récemment et relative à un blessé auquel il a enlevé « le tiers environ du cerveau ».

Ce soldat paraît à l'heure présente totalement rétabli, en dépit de l'énorme quantité de substance cérébrale qu'il a perdue. Dans la nouvelle annexe qu'il

donne à son travail, le Dr Guépin fait voir aujourd'hui que malgré l'enlèvement « indiscutable » de certains centres de localisation, le blessé jouit toujours de toutes ses facultés, qu'il pense, qu'il parle, marche et coordonne ses mouvements comme jadis.

Cette opération et cette étude du Dr Guépin réfute complètement la doctrine matérialiste des localisations cérébrales. Cette doctrine invoquait la science pour démontrer que la pensée, que la volonté ne sont que des fonctions de la matière cérébrale et que pour les expliquer point n'est besoin de supposer un principe spirituel appelé vulgairement âme. Elle affirmait que la pensée est une secrétion du cerveau et que chacune de nos facultés est produite par une partie du cerveau, à tel point que la perte de cette partie de matière cérébrale faisait disparaître cette faculté.

Le cas du blessé R... donne un démenti scientifique à cette affirmation, puisque, un tiers du cerveau disparaissant, rien des facultés du soldat ne disparaît ; il continue à se souvenir, à vouloir, etc. Mais il y a longtemps déjà que Vulpian a démontré qu'il ne faut que très peu d'une partie de la matière cérébrale pour remplir au besoin la totalité des fonctions, confirmant le dire d'Aristote : « c'est sans organe qu'on pense ». C'est aussi l'un des résultats les plus importants des expériences de Flourens. Elles montrent, en effet, que si diverses opérations intellectuelles cessent quand le cerveau est détruit ou même profondément lésé, néanmoins, pourvu que la vie subsiste, après un temps plus ou moins long elles se rétablissent.

Les amputés d'un membre nous présentent des faits très semblables aux précédents. Malgré le couteau et la scie qui ont sectionné, la portion du psycholone, double du membre, subsiste dans toute son intégrité. Plusieurs sensitifs ont la faculté de le voir à sa place, comme Mme Hauffe, la célèbre voyante de Prévost. L'amputé y ressent des douleurs comme si le membre manquant était toujours là, et le membre fluidique (composé de son psycholone et de son aérosome) accomplit parfois pendant quelques instants la fonction pour laquelle le membre était destiné.

M. Hector Durville cite le cas d'un homme d'une cinquantaine d'années, amputé d'une jambe depuis l'âge de 12 ans, qui dans le prolongement de la cuisse amputée éprouve diverses sensations analogues à celles qu'il éprouverait si la jambe était encore là ; et,

chose remarquable, il affirme que cinq à six fois au moins, en se levant le matin, sans penser qu'il n'avait qu'une jambe, il marchait facilement : mais lorsqu'il s'apercevait de son état d'amputé, il tombait lourdement.

Ce fait extraordinaire n'est pas isolé! En 1822, l'Abbé Hannapier signalait les deux exemples suivants: « Je connais, dit-il, une jeune personne dont on avait amputé la cuisse ; plusieurs fois elle s'est tenue et a fait quelques pas sur ses deux jambes, c'est-à-dire sur la jambe amputée et sur la jambe fluide, c'était ordinairement en sortant de son lit ; sa mère témoin était obligée de s'écrier : « Oh ! malheureuse tu n'as pas ta jambe de bois ! » Un médecin de nos amis m'a assuré avoir vu un officier, dont la cuisse avait été amputée, marcher jusqu'au milieu de sa chambre sans s'apercevoir qu'il n'avait pas sa jambe de bois, et ne s'arrêter que lorsqu'il en faisait la réflexion ; alors la jambe fluide n'avait plus la force de supporter le poids de son corps.

Les faits que nous venons de faire connaître nous permettent d'en tirer une induction légitime, c'est que ce qui constitue essentiellement l'homme c'est son psycholone revêtu de son aérosome; car, ce psycholone et son aérosome n'ont pas besoin pour vivre du sarcosome; et que si avec le couteau ou le scalpel on détruisait le sarcosome en entier, le psycholone avec son aérosome survivrait à sa destruction.

N'en serait-il pas de même si au lieu de détruire le sarcosome par le couteau, il était détruit par la putréfaction ?

La nature du psycholone implique, du reste, sa permanence et son intégrité non seulement pendant la vie, mais après la mort.

C'est, Mesdames et Messieurs, ce que j'aurai l'honneur de vous démontrer dans ma prochaine conférence.

Dr L.-S. FUGAIRON.

LA SCIENCE ASTRALE

COURS COMPLÉMENTAIRE D'ASTROLOGIE

(Suite) (1)

MERCURE DIURNE

Mercure, on s'en souvient, est né du courant Martien, dans la région de la Terre. Les phases de son premier développement ont été décrites précédemment (pages 715 à 716) ; il suffit de les rappeler brièvement. Dans la partie inférieure de la substance, il est revêtu de la faculté de la *conception* des faits et de la *formation des idées.*

Au-dessus de l'axe du premier firmament (Hé, Hê), parties supérieures de la substance, il est entré dans la région de l'*entendement*, première activité intellectuelle, qui compare, juge, généralise et apprend les lois universelles, confiées à Jupiter nocturne qu'il rencontre là.

Au-dessous du second firmament (A E, axe horizontal), arrivant dans la région de l'Air, il reçoit la faculté du *raisonnement logique* qui lui permet des combinaisons personnelles de ses connaissances.

Au-dessus du même axe son activité s'étend et se développe dans les régions supérieures de la

(1) Voir pages 631 et suiv.

réflexion et de la méditation permettant d'entrevoir les causes des choses.

Enfin, Mercure arrive à la source de la lumière spirituelle, séjour de Saturne, et, de nouveau réceptif, il s'y abreuve directement : il y est revêtu des facultés de connaissance directe : l'*intuition*, l'*imagination*, *l'inspiration* ; analogues aux facultés supérieures d'Uranie, elles constituent ce que l'on peut appeler le *mysticisme mental*. Les Egyptiens le représentaient par une déesse du nom de *Efth* qu'ils disaient reine de l'Ecriture, protectrice des bibliothèques.

C'est de cette position suprême que Mercure va redescendre vers la Terre pour distribuer les vertus nécessaires au progrès des créatures mentales, et, par ainsi, conquérir, comme il est dit plus haut, sa place aux Cieux.

A son point de départ, sur la région de l'Illumination individuelle, il inspirera les révélateurs des peuples, ceux de qui l'humanité reçoit dès son enfance, avec les notions cosmologiques supérieures, les témoignages des Puissances célestes, et les aspirations de la foi religieuse vers les destinées de béatitudes immortelles.

Il est caractérisé par la figure du *Toth* Egyptien, l'un des trois dieux de Sagesse parfaite (les deux autres sont Saturne et Cœlus) ; dieu de Vérité et de justice, inventeur de l'écriture et des sciences. Sur notre figure, sa place est dans la région de l'Air inférieure à l'axe horizontal,

auprès de Jupiter nocturne dépositaire des lois universelles.

Dans la région suivante, celle supérieure de la substance (au-dessus de l'axe des deux Hé הה), l'influence mercurienne s'abaisse d'un degré. Il devient le *deuxième Toth*, traducteur des œuvres du premier, fondateur de la classe sacerdotale, représenté par le symbole du cynocéphale Egyptien. Il est le Dieu de la parole et de la mémoire, l'annaliste qui met en ordre le souvenir des temps révolus, le secrétaire des dieux. Les Grecs le disaient fils de Jupiter et de Maïa (c'est-à-dire de Jupiter nocturne et de Cybèle que nous trouvons tous deux sur notre figure à cet étage de la hiérarchie céleste).

Plus bas, au-dessous du même axe, dans la substance, régnera le *troisième Toth* Trismégiste, celui qui préside à toutes les inventions industrielles, conseiller et compagnon des dieux terrestres Isis et Osiris, inventeur de la lyre. On le représente comme un dieu phallique qui féconde la terre. On voit qu'il correspond à Cérès, son symétrique Vénusien.

Enfin, dans l'Elément de la Terre, nous trouvons Mercure aux enfers, auprès de Proserpine (l'Isis de cette région) et de Pluton (l'Osiris noir). Il est le secrétaire de la pesée des âmes, fonction qui rappelle dans nos tribunaux celle du Juré, appliquée ici au jugement post mortem.

On le représentait, sous le nom d'*Anubis, comme conducteur des âmes,* par les deux portes de leur ad-

mission, celles des deux solstices (le Cancer et son opposé le Capricorne, dit Porte de l'immortalité), chargé de les admettre ou de les rejeter selon leur pureté.

A la suite de cette région où il a rencontré Vénus, comme on vient de le rappeler, le courant de réascension amène Mercure dans la région de la Matière, celle inférieure à l'axe spirituel, où nous avons situé Cérès. C'est la région où domine l'animalité brutale, la lutte implacable pour la vie ; Mercure qui y apporte la puissance de la mentalité y est d'abord accaparé comme un guide précieux pour la satisfaction des passions individuelles ; il leur fournit les armes de la ruse, du mensonge, de tous les abus de la parole, de tous les raffinements de l'imagination et de l'entendement.

Ici il a donc, tout particulièrement, le caractère de *Mercure nocturne* ; c'est dans ce rôle que la fable païenne le représentait, « dans son enfance », c'est-à-dire lors de sa pire influence, comme dérobant tous les instruments des dieux ; on le disait plus généralement le dieu des voleurs.

En s'élevant au-dessus de l'axe spirituel, dans la région de la matière où règne Cérès, il devient le dieu du commerce, des comptables de tous genres, des secrétaires pour toutes les fonctions où la mentalité est au service de l'économie industrielle, où l'influence Vénusienne de Cérès multiplie les produits du travail.

Dans la région de l'Eau, reprenant son carac-

tère diurne en la compagnie de Cybèle, ou Vénus d'ordre supérieur, Mercure relève sa puissance jusqu'au développement religieux de la mentalité ; il *seconde* de ses inspirations *toutes les fonctions sacerdotales* : les « Camilles » du Temple, les serviteurs du culte, les interprètes de la divination et de la prophétie, des augures, des sibylles ; il éclaire les premiers élans de l'amour mystique.

Au delà, dans la région de la Vitalisation, poursuivant sa course jusqu'à la source Martiale, Mercure est revêtu, dans l'Essence, de la Puissance céleste. Là, unissant sa science à la sagesse saturnienne du Mage, affranchi même du principe de passivité Vénusienne qu'il a surpassé dans la région de l'Air, il devient l'âme du *Théurge*, de l'Homme saint en qui règne tout équilibre et à qui le créateur accorde toute Puissance sur les choses de la Terre. En lui la Force dispersive de Mars dominée, dirigée, régie par l'Unité majestueuse du Verbe, que Saturne a apportée, s'asservit avec amour à la réalisation de la Pensée divine : l'âme a reçu le baptême du Feu et de l'Esprit Saint.

VÉNUS DIURNE *(2e partie)*

Maintenant nous pouvons revenir à la course de Vénus, que nous avons laissée au fond de la Terre ; nous allons pouvoir suivre sa course ascensionnelle dans les régions intellectuelles où elle

va recevoir la collaboration de Mercure et de Saturne.

Dans la substance, elle rencontre d'abord l'œuvre commune de ces deux Puissances, c'est-à-dire l'ensemble progressif des sciences terrestres, celles que l'antiquité nommait les *petits mystères*. Son mysticisme, jusque-là tout sentimental, s'y illumine successivement à la lumière révélatrice des causes et des lois, sous la triple influence de Mercure, de Saturne et de Jupiter.

En échange elle ajoute à cette lumière la chaleur de ses désirs, de ses enthousiasmes, de ses aspirations célestes ; mais elle y mêle aussi leurs illusions, leurs égarements, qui ne se corrigeront que par l'expérience et les réponses du destin, car il trône en cette région avec Jupiter nocturne.

C'est ici le domaine des influences psychiques les plus étendues de l'âme humaine, symbolisée par la figure de *Psyché* (grecque ou gnostique), à peine purgée de ses passions et toute exposée, en sa faiblesse, aux curiosités, aux précipitations, aux déceptions, aux illusions qui la sollicitent.

Dans la région de l'Air, son illumination se complète sous l'influence prédominante du Verbe spirituel, qui trône au plus haut de cet Elément sous la figure de Saturne à son départ.

C'est encore l'âme humaine, mais maîtresse d'elle-même et *prête pour la vie immortelle.* Les Grecs l'ont figurée par la belle légende d'*Andromède*, enchaînée sur le roc terrestre par la faute

de ses parents (l'hérédité de Psyché) et délivrée de la gueule du Monstre aquatique par Persée, le Messager céleste, le Mercure divin, descendu du haut des airs sur le coursier ailé de Neptune.

C'est le principe féminin, enfin prêt à pénétrer au Ciel, qui va traverser la région de l'Esprit pour remonter jusqu'à sa source solaire, et jouir de la Vie éternelle.

Toute pénétrée de la connaissance des lois suprêmes, elle les rayonne en lumière vitalisante, avec la majesté sereine de son créateur ; elle les défend contre l'erreur et la passion, avec la force virile de Mars. C'est la *Sagesse active* et puissante : la *Minerve* des Grecs, couronnée de l'auréole des sept rayons.

Le SOLEIL lui-même devient plus radieux en s'unissant à cette créature terrestre arrivée jusqu'à lui ; elle ajoute à l'éclat brûlant de ses rayons une douceur, un charme qui en tempèrent l'ardeur pour les créatures. L'*harmonie* finale se revêt de *Beauté,* comme la Puissance de Mars s'est revêtue d'unité par Saturne. Osiris apparaît aux créatures célestes sous la figure magnifique d'*Apollon.*



Alors la création *céleste* est accomplie, le *Grand Œuvre* va s'achever par la formation de celui qui sera le réalisateur final de l'Union suprême dans le Monde réel.

L'Homme terrestre va apparaître, libre de naître au Ciel des Noces divines, ou de s'y refuser.

Cette dernière création va débuter par la concentration sur la troisième Puissance de Feu, Jupiter, des deux autres enrichies par l'afflux triunitaire des Puissances secondaires dont on vient de voir la naissance et l'apothéose.

CHAPITRE VII

Les puissances synthétiques et celles nocturnes

(Puissances d'Eau et de Terre.)

JUPITER DIURNE

On vient de voir, par l'ensemble des courants nés des deux planètes de Feu, avec les contre-courants de retour, aboutissant en définitive à leurs points de départ dans le Feu, que le courant solaire qui a produit Vénus (diurne et nocturne) revient au Soleil, et que le courant Martien, qui a engendré Mercure nocturne, revient à Mars doublé du courant Saturnien de Lumière. Celui-ci représente la Mentalité, correspondant à la Pensée et, par conséquent, à l'Esprit ; celui-là le Sentiment, réaction de la Puissance réceptive, propre à la Matière ; par eux les deux Pôles de l'Absolu se

trouvent rapprochés face à face dans le Feu ; ils doivent tendre à s'unir définitivement, avec d'autant plus d'attraction qu'ils se trouvent modifiés déjà l'un par l'autre par leurs croisements dans les autres Éléments.

L'être céleste né de cette dernière combinaison est celui que l'on désigne sous le nom de *Jupiter diurne*. Il concentre en soi, d'une part, les vertus des deux Puissances issues de l'*Esprit* : la Vie (du Soleil) et la Lumière (de Saturne), et, d'autre part, les Energies qui appartiennent à l'*Essence* : la Force (de Mars) et l'amour (de Vénus). Il a donc en soi, par la définition qui en a été donnée plus haut (page 12), les deux Principes de l'Elément du Feu. Mais c'est un Feu combiné à l'Air dont il renferme aussi les Puissances (Saturne et Vénus) ; c'est un Feu mitigé abaissé vers la Terre, un Feu d'un caractère nouveau.

Fils de Saturne, comme le représente aussi la fable grecque, il est dépositaire de la Pensée divine, particulièrement restreinte à la création actuelle.

D'autre part, revêtu de la Puissance de Mars, c'est par elle qu'il manifestera cette Pensée en la développant.

Comme l'Esprit, il accomplira son œuvre en se multipliant par des créatures semblables à lui-même : « Zeus, dit Aristote, n'est pas le Dieu suprême, mais il renferme tous les êtres comme une enveloppe sphérique ».

Comme l'Esprit aussi, il agira par le concours

d'agents secondaires empruntés à l'Air et à l'Eau (Mercure et la Lune, les deux termes intermédiaires de ce quaternaire intérieur) par lesquels il réalisera la manifestation ultime (de Saturne Nocturne).

C'est pourquoi on le disait Père des *dieux* et des *hommes.*

Son nom : *Dis-pater,* père du jour, le représente comme Solaire ; il est « le Principe de Sagesse et de Lumière » (par le courant de Saturne et de Vénus) ; il représente le Verbe divin, mais spécialement pour le réaliser par la Vie terrestre (ce que les Egyptiens symbolisaient par la figure d'*Ammon, Soleil du printemps,* esprit vivifiant du monde réel).

Son caractère principal est cependant *la Puissance.* Il est la Puissance directrice du Monde ; on le nommait la *tête du grand Pan.* Sa direction qui comprend, d'après Cicéron, « la Raison, la Justice, le Destin, la Nécessité », est plus particulièrement bienfaisante, paternelle. Elle fortifie, elle purifie, elle élève, par action providentielle plus que par correction (il combine Vénus avec Saturne et Mars).

Pour marquer son rôle terrestre, la Fable le représente comme naissant au fond d'un antre. Il efface dans l'esprit des populations sinon les souvenirs, du moins la prépondérance des Dieux supérieurs et des Premiers Principes cosmiques ; la mythologie le représente révolté contre Saturne, son père qu'il détrône, qu'il mutile même

(symbole qui signifie que, depuis Jupiter, la génération devient bisexuelle).

Jupiter est désormais le Dieu supérieur du Monde, le dieu unique, le dieu solaire, de qui l'influx se divise en sept souffles, le souverain du ciel et de la vie terrestre que le zodiaque résume.

Il est le chef de l'Olympe et de ses douze grands dieux, figures terrestres des sept principes supérieurs dont il est issu, avec mission de les représenter dans le monde réel. La naissance des principales divinités secondaires, qu'il engendre, correspond au récit de ses amours et de ses métamorphoses.

Ses attributs deviennent ceux d'un roi terrestre ; ses bienfaits sont tous temporels ; ce sont le pouvoir, la richesse, la santé, la force physique.

Il est, en fait, la représentation de l'Homme universel, tel que la Bible le figure, à la sortie du Paradis terrestre, car, en souvenir de la dualité originelle, il est dit l'époux de sa sœur *Junon*. Celle-ci ne conserve cependant, de son rôle primitif, que le titre presque nominal de reine du ciel ; la passivité universelle se trouve dispersée en une foule de divinités secondaires, figurées par le type de Vénus aphrodite et auxquelles Jupiter s'unit temporairement pour peupler l'Olympe.

Saturne nocturne

De même que la Matière s'oppose à l'Esprit pour lui offrir le canevas de sa réalisation, et que la Terre se pose en face du Feu comme la base de

sa manifestation, de même, dans le quaternaire synthétique, Jupiter, son Feu, trouve en face de lui pour fonder son œuvre, une Puissance de Terre à laquelle il est relié par les deux intermédiaires synthétiques.

Cette Puissance est le nocturne de Lucifer, *Saturne nocturne* (car chaque Puissance d'Air a son nocturne en Terre).

Notre figure (p. 90) fait ressortir son analogie complète avec Jupiter : on peut, en effet, considérer ce Saturne nocturne comme la synthèse des deux planètes nées au fond de la Terre (Mercure et Vénus nocturnes). On peut aussi le regarder comme le centre des deux planètes de Destin, Mars nocturne et Jupiter nocturne qui sont à son niveau. Et l'on voit ainsi que ce Saturne nocturne unit les deux Puissances de la Substance (Jupiter et Mercure nocturnes) à celles de la Matière (Mars et Vénus nocturnes), recevant ainsi le caractère fondamental de l'Elément terrestre, ou substance matérialisée (voir p. 7).

Ainsi dans le quaternaire synthétique, Saturne nocturne va représenter une Terre supérieure, comme Jupiter, son opposé, représente un Feu rabaissé. (La tradition désigne cette terre sous le nom de *Terre des Vivants* ; c'est elle, en effet, qui reçoit toutes les conditions de la Vie, aux cieux aussi bien que sur notre globe, comme on le verra par la suite).

D'après ces considérations, Saturne nocturne apparaît comme une Puissance qui rassemble en

soi en un seul être : le désir d'être de Vénus, la Force motrice de Mars, l'intelligence de Mercure et la connaissance des lois divines confiées à Jupiter ; il contient donc toutes les conditions de la réalisation du Feu Jupitérien, c'est-à-dire de la Pensée et de la Puissance divines jointes à l'Amour pur et illuminé.

C'est ce que résument les symboles traditionnels de la Fable païenne pour peindre ce Dieu.

Ordonnateur du chaos primitif que Mars a tiré des Ténèbres terrestres, Saturne accapare d'abord le *Temps* pour répandre progressivement la Lumière céleste qu'il apporte, et le *Nombre* pour fixer soit la hiérarchie, soit la marche de toutes vies matérielles.

Repoussé dès sa naissance jusqu'au fond de la Terre, au milieu des Titans et des Cyclopes, auxiliaires primitifs de Mars nocturne, il a d'abord pour fonction de fixer par son pouvoir de concentration les formes individuelles.

Né dans la région de l'*Air* et secondé par les agents secondaires de cet Elément, c'est par fusion et par vaporisation qu'il élabore la Matière ; dès les débuts il l'a subtilisée.

Son travail est intelligent et beau, puisque Mercure et Vénus sont en lui, dès l'origine, nocturnes encore, mais destinés à être élevés par lui, comme on l'a vu, jusqu'à leur perfection. (D'après la mythologie, *Pallas*, la Vénus supérieure active, le refuse pour époux, mais *Aphrodite* l'accepte.)

Il s'appelle *Vulcain*, celui qui fabrique les ins-

truments des dieux (la Bible le nommera *Tubal-cain*).

Troublé cependant par les imperfections de la Matière qu'il travaille et celles de ses auxiliaires, il corrige, modifie, refait sans cesse l'*œuvre* qu'il élabore pour la rapprocher de l'idéal qui est en lui. La Fable le représente dévorant ses enfants (*tempus edax rerum*).

Longtemps aussi la Lumière qu'il apporte au chaos en accroît le désordre en raffinant par l'intelligence Mercurienne les désirs indomptables, les passions de la créature terrestre volontaire, de sorte qu'on impute à Saturne nocturne tous les vices caractéristiques de la barbarie, la cruauté, la fourberie, l'impudicité ; il passe pour l'un des agents principaux du mal ; on le dit Père de l'amour sensuel et de la Mort !

En fait, comme on l'a dit plus haut, il n'en est que l'occasion ; bien plus il est l'agent principal de la répression : par la vertu de Jupiter nocturne, il met en œuvre toutes les formes du destin. C'est lui qui règle le moment des naissances, mais c'est lui aussi qui fixe l'heure de la mort ; pour arracher les créatures imparfaites à tout ce qui les attache à la Terre, il enchaîne Prométhée à son rôle, pour qu'Hercule vienne le délivrer.

Cependant sa constance triomphe lentement mais sûrement des désordres ; il finit par arracher les créatures terrestres à la barbarie ; l'édifice de sa réalisation résiste à tous les assauts du mal et s'affirme de plus en plus au-dessus de toutes

les ruines ; les suites providentielles de son inflexible sévérité apparaissent si nettement qu'il devient enfin le fondateur, le roi, le bienfaiteur des premières civilisations. Dès lors, l'humanité le reverra à travers les siècles comme le souverain de l'*âge d'or*, elle le célébrera comme l'époux de Cybèle, le fondateur des Cités.

En somme, s'il faut le caractériser en quelques mots, on le dira vainqueur du chaos par sa force de résistance, la persévérance, la rigueur du destin. A travers la souffrance due réellement aux fautes ou aux imperfections de la créature terrestre, il la corrige, il la purifie, il l'élève jusqu'aux portes de l'immortalité pour laquelle elle est appelée à la vie.

C'est ainsi qu'il réalise le Verbe Jupitérien, depuis le fond des ténèbres terrestres jusqu'à la Lumière divine d'où lui-même est issu.

F.-Ch. BARLET.

(A suivre.)

Les Symboles secrets des Rose-Croix

(Suite) (1)

Tout le cosmos est le produit de la Pensée Universelle et peut être envisagé comme conscience universelle absolue devenue relative sous différentes formes. Cette conscience Universelle de l'Esprit universel forme, dans les créatures vivantes, des centres de conscience spirituelle par lesquelles chaque être peut sentir et connaître ce qui l'environne ; et, de même que l'esprit des créatures vivantes se répand au dehors, de même leur conscience et leur pouvoir de sensation et de perception se répand avec elle, car toutes les puissances appartiennent à l'esprit et non au corps : ce dernier, sans l'esprit, n'est qu'une forme sans vie. Là où la conscience de l'homme existe, existe l'homme réel. Aussi longtemps que la conscience de l'homme se centralise dans les principes animaux de son organisme, il aura simplement conscience d'être un animal, et il vivra dans la sphère de ses émotions sensuelles. Si la conscience d'un homme est entièrement centralisée dans son cerveau, il vivra dans un monde de spéculation et d'idées ; si la conscience d'un homme vient à s'établir au dedans des éléments divins de son âme, elle s'épanouira avec cette âme

(1) Voir pages 646 et suiv.

et transportera cet homme vers les régions les plus élevées de la pensée où il perdra le sentiment d'être dans le cercle de la limite et vivra dans un état d'être plus élevé, incompréhensible pour ceux qui ne l'ont jamais expérimenté. Un tel état d'être, sans conscience de sa propre individualité, est décrit par l'apôtre Paul qui a été « ravi » en cet état, et de même cela est connu des saints de l'Inde qui lui ont donné le nom de *Samadhi*.

Dans le renoncement parfait à son propre *égo* consiste la victoire sur la mort, et la résurrection de l'Esprit ; c'est la *mort mystique* représentée par la croix chrétienne, symbole connu des milliers d'années avant l'avènement sur terre du Christianisme moderne. Le symbole de la Croix se voit partout dans les contrées chrétiennes, sur le clocher des églises, dans les chapelles et les demeures privées comme au carrefour des routes : mais, pour la grande majorité des ecclésiastiques et des laïcs, ce n'est guère qu'un « memento » destiné à rappeler le souvenir d'un événement qu'on dit avoir eu lieu en Palestine, il y a environ 2000 ans, alors qu'un homme parfait et divin fut exécuté comme un criminel, victime de l'ignorance du clergé et de la vanité des Pharisiens de son temps. Les chrétiens professent à cette occasion la croyance que, par ce fait, Dieu s'est réconcilié avec l'Homme, et cela est pour eux de la plus haute importance en vue du salut futur, quoique aucune raison plausible ne

soit donnée prouvant que Dieu ait jamais été en colère contre l'Homme et que, par suite, une telle réconciliation fût nécessaire. Il n'est pas expliqué non plus pourquoi *une certaine opinion* touchant un événement qu'on ne peut démontrer efficacement serait nécessaire pour atteindre à la vie éternelle de l'esprit. Ceux-là cependant que n'ont point aveuglés les *dogmes* et qui ont comparé entre elles les allégories de la Religion chrétienne et celles des religions orientales, savent que — soit que le crucifiement du Christ tel qu'il est raconté, soit historiquement attesté, ou seulement admis comme symbole — le *symbole* de la Croix a une bien plus profonde et secrète signification. Il représente un épisode dans l'histoire de quiconque est devenu *un Christ*; — c'est le signe de la régénération spirituelle par laquelle ont à passer tous ceux qui désirent entrer dans l'état d'être divin.

Aux yeux du penseur superficiel, la croix n'est qu'un instrument de torture et de mort ; aux yeux de celui qui possède la lumière, c'est le signe de la victoire sur soi-même, du triomphe et du commencement de la vie immortelle. Des fleuves de sang ont coulé, des millions d'êtres humains ont dû périr sous les efforts de soi-disant « chrétiens » voulant obliger toutes les nations du globe à adopter ou à professer une certaine *opinion* — bien entendu, celle autorisée par l'Eglise catholique romaine — sur un certain évènement historique concernant la vie et la mort

d'un homme qui enseignait que la doctrine fondamentale de sa religion c'était l'amour universel et la charité ! A ces massacreurs « au nom du Christ » la croix était un symbole de pillage, de ruine, de vol, et il n'y avait pas de crime si odieux qui ne fût permis s'il était perpétré sous la bannière de la Croix. La Croix de la bigoterie religieuse réglementait les auto-da-fés de l'Eglise et sanctionnait la mort sur le bûcher des victimes ; elle remplissait les sombres cachots de la Sainte Inquisition et inspirait les atrocités commises dans les salles de torture. Le Christ qui continue à vivre dans l'Humanité frissonne à la pensée de tous les crimes horribles qui ont été commis en son nom par ceux qui ont méconnu sa vraie nature. Est-ce que ces choses auraient pu être possibles si les « croyants au Christ » avaient compris la vraie signification de la Croix au lieu de s'attacher uniquement à sa forme extérieure ? Est-ce que l'intolérance sectaire pourrait exister aujourd'hui si la vraie signification de la croix était comprise par les prêtres ? Est-ce que l'esprit chrétien du XIXe siècle, l'esprit de vérité, aurait pu être insulté par la promulgation des dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité papale, si ceux qui se donnent pour les représentants du Christ connaissaient leur Maître ? Toute la bigoterie religieuse, l'intolérance, la superstition, la dégradation des pays chrétiens, ont leurs racines et leur cause dans la mésinterprétation des doctrines qu'elles prétendent croire. Ces

préposés légaux à la garde de la Vérité, comme les Pharisiens de jadis, ne connaissent pas la Vérité ; ils en parlent ; mais leurs pratiques ne s'accordent pas avec leurs théories. La Vérité est si belle que celui qui a réussi à la connaître la pratiquera et y sera attaché pour toujours.

Que celui qui désire connaître et sentir la vraie signification de la Croix sorte des temples ténébreux où la terreur et la crainte, l'ignorance et la prêtrise, ont établi leur trône, et qu'il adore le vrai Dieu vivant, la Lumière et l'Esprit saint pénétrant toute la nature, la source de toute vie, allant de l'homme à l'insecte, oui, jusqu'à cette étincelle de vie qui sommeille dans la pierre ; la source de toute puissance et de toute gloire, de la science et de la Sagesse, de l'amour et de l'Harmonie ; dont l'activité se manifeste partout et dont l'image devrait être reflétée par chaque cœur humain. Qu'il laisse les prêtres et les moines à leurs psalmodies et à la contemplation d'un au-delà terrifiant qu'ils n'ont que trop souvent juste cause de craindre, et qu'il entre dans la Lumière vivante, laquelle rend le monde physique extérieur lui-même resplendissant de beauté. Qu'il sorte des nauséabondes bibliothèques où s'entasse notre science spéculative et superficielle, qu'il étudie le livre de la Nature à sa propre lumière. Qu'il arrache les toiles d'araignées qui se sont accrochées dans sa chambre, afin que la lumière de la vérité puisse entrer par les fenêtres de son âme et faire fondre la couche de glace qui

entoure son cœur, afin qu'il puisse se rendre compte de la sublime majesté du Dieu des chrétiens et des païens, du Dieu de l'Univers, que nul ne peut approcher, mais dont la nature peut être connue par les manifestations de sa puissance qui évolua le Cosmos.

Qui peut concevoir une chose qu'il n'a jamais vue ! Qui peut être légitimement autorisé à parler savamment de choses qui sont au delà de sa propre compréhension ? Qui peut être le gardien légitime des vérités qui sont au-delà de son horizon mental et dont il ne sait rien ? Celui-là seulement qui s'est élevé à la divinité — non pas celui qui en a simplement usurpé le titre — peut concevoir les choses divines. Celui-là seulement qui a franchi les limites de la matière et qui est devenu spirituel, peut connaître des choses de l'esprit. Celui-là seulement dont les sens intérieurs sont ouverts est capable de voir les êtres du plan supraterrestre et de converser avec eux.

Les hommes parlent et dogmatisent sur les attributs de Dieu comme s'ils le connaissaient bien ; ils prononcent des sermons sur l'amour et la charité, sur la Foi et la Sagesse sans comprendre pratiquement la signification de ces mots. Qui peut savoir ce qu'est l'amour sinon celui qui a aimé ? Qui peut connaître la Sagesse sinon celui qui est sage ? Qui peut concevoir la Vérité sinon celui en qui la vérité demeure ? Qui peut connaître Dieu sinon celui qui a identifié son âme à lui ?

L'homme est par son origine fils de Dieu. S'il

désire connaître son *père* il lui faut retourner à son état divin originel et devenir un *Christ* rempli de l'Esprit-Saint, la Lumière du Logos. Il est l'enfant de la Nature éternellement immaculée ; s'il désire connaître sa Mère, il lui faut entrer en parfaite harmonie avec elle et devenir naturel. Comment l'homme peut-il voir la Nature telle qu'elle est, tant qu'il est lui-même hors de la Nature, et se l'imagine autrement qu'elle n'est ? Comment peut-il comprendre la Nature tant qu'il ne permet pas à sa lumière d'éclairer son cœur et qu'il se contente de ses propres fausses conceptions en ce qui la regarde, conceptions qu'il a lui-même forgées en son esprit ? Avant que l'homme puisse développer ses pouvoirs spirituels, il lui faut d'abord rétablir les rapports harmonieux entre lui et la Nature universelle ; c'est seulement lorsqu'il est devenu *naturel* qu'il peut espérer croître en spiritualité et devenir apte à exercer le pouvoir sur les puissances divines de sa mère. La vraie science de la Nature est donc la base de toute vraie religion ; mais, pour obtenir cette vraie science, il nous faut l'étudier comme elle est, et non comme elle nous a été présentée par ceux qui la méconnaissent continuellement et ne savent rien d'elle, excepté quelques-unes de ses formes extérieures.

Pour connaître la Nature telle qu'elle est et non pas telle que les autres la supposent, il nous faut libérer notre esprit de tout préjugé et conception fausse qui s'y sont établis à l'aide

d'une science superficielle et d'une théologie dogmatique basée sur la plus entière fausse conception de la vraie nature de l'homme. Il nous faut libérer notre esprit de toutes les influences nocives générées par les éléments brutaux qui existent au dedans de notre âme, et ce afin que notre intelligence devienne claire et que la lumière de la vérité puisse traverser la pure atmosphère de notre ciel intérieur sans qu'aucun nuage ne le vienne obscurcir. Il nous faut devenir Un avec la Nature et Un avec la Vérité, et, par la connaissance de notre Moi nous connaîtrons alors la Vérité et aurons les Puissances de la Nature à nos ordres.

Une des vérités fondamentales de la Science occulte est que l'homme individuel est une image de la Nature. Sa constitution est basée sur les mêmes lois qui régissent l'ensemble de la Nature à laquelle il ressemble comme l'enfant ressemble à sa mère, en tout, sauf pour la forme extérieure. Il est le microcosme du macrocosme de la Nature ; il contient au dedans de lui-même, soit en germe, en potentialité, ou en activité, tous les pouvoirs et les principes, les substances et les forces que contient le grand organisme de la Nature ; bien plus, ce grand et ce petit monde sont en continuelles actions et réactions l'un sur l'autre. Les forces élémentaires de la Nature agissent sur l'homme, et les forces qui émanent de l'homme — même ses pensées — réagissent, par contre, sur la Nature. Donc, plus grande est l'harmonie

entre l'homme et les lois de la Nature universelle, plus intime sera entre eux l'union, car ils ne forment réellement ensemble qu'UN ; le fait de paraître *deux* n'étant qu'une illusion née de la contravention de l'homme à ces mêmes lois et de sa chute subséquente dans un état d'être non naturel. Que l'homme redevienne un vrai enfant de la Nature, formant un seul esprit avec sa mère, et il connaîtra tout de la nature en se connaissant lui-même.

Il sera alors comme « l'Enfant prodigue » de la Bible qui retourne à la maison de son Père et rentre dans ses droits et dans son héritage. Qu'il établisse solidement dans son cœur le trône sur lequel doit s'asseoir la vérité, et il possédera cette vérité sans l'étude des livres et sans les spéculations théoriques.

La Science de la Nature dans son entier, avec toutes les puissances invisibles vivant et agissant en elle, ont été exposées dans les « symboles secrets des Rosi circuens telles qu'elles apparaissaient à ces hommes grands et sages qui étaient en harmonie avec la Nature et capables de lire à sa propre lumière. Celui qui trouve en son propre cœur la clef de leur compréhension saisira facilement le sens de ces symboles ; mais ils demeureront lettre morte pour tous les autres qui ne verront en eux que leur forme extérieure et n'en pourront pas pénétrer l'esprit.

De même que le corps de l'homme est une chose sans vie après que le principe vital l'a quitté, de même ces vieux symboles sont des choses

mortes à moins qu'elles ne deviennent à nouveau vivantes au dedans de nous-mêmes. Les fausses compréhensions et interprétations modernes ont élevé un mur autour du temple de la Vérité, mur dans lequel il nous faut faire une brèche, si nous voulons y pénétrer. Mais si cette brèche a une fois été faite et que la lumière y pénètre, alors ces symboles nous serviront de guides et nous aideront à comprendre les vérités que nous sentons et voyons au dedans de nous-mêmes. Sans cette vue intérieure, la vraie compréhension est impossible et il nous faudrait rester dans le champ de la pure théorie et de la spéculation.

Le temps présent est éminemment tourné vers la spéculation intellectuelle et théorique. Même le sens du terme « Sagesse », c'est-à-dire cette science qui ne peut être acquise qu'au fond de son propre cœur, a été perdue. En notre temps les choses se font en hâte, avec précipitation ; d'une manière superficielle surtout quand il s'agit de vérités religieuses. Nous voyageons maintenant à l'allure de 60 milles à l'heure, pour atteindre un point que nos pères n'atteignaient qu'au bout de longues semaines et de mois. Mais, pendant qu'ils apprenaient à connaître dans tous ses détails le pays à travers lequel ils voyageaient : montagnes, vallées, forêts et lacs, le paysage semble n'être pour nous qu'une vision passagère à mesure que nous nous précipitons en avant entraînés par la gigantesque force de la vapeur, et finalement c'est à peine si nous gardons le souvenir

de quelque point proéminent qui a passé sous nos yeux ou de quelque détail insignifiant ayant attiré notre attention. C'est ainsi que la civilisation moderne lit tout en courant et oublie pendant qu'elle court. Quelques détails insignifiants attirent quelquefois notre attention, mais nous ne saisissons pas le sublime de la vérité, parce que notre mentalité n'a pas assez grandi pour être à même de l'embrasser dans son ensemble. Les observations superficielles s'impriment pour un temps dans notre mémoire pour s'effacer peu après, car cela seulement qui touche le cœur, siège de la vie, peut obtenir la vie ; cela seulement qui est *appris par le cœur* constitue la vraie science.

La science superficielle nous enseigne de regarder la nature comme un compendium de choses mortes dans lesquelles, d'une façon incompréhensible, la vie se produit au moyen d'un mouvement mécanique dont l'origine est tout aussi incompréhensible. Ainsi la science matérielle enseigne que quelque chose peut être produit par rien, c'est-à-dire qu'un pouvoir peut sortir d'une chose dans laquelle il n'existe pas. Jugeant de son point de vue très superficiel et inadéquat, elle enseigne que la vie est le produit de l'organisme; mais de la cause de cet organisme elle ne peut rien dire. Elle croit savoir tout sur la « Matière », et elle ne sait rien absolument en dehors de ses manifestations extérieures.

La science universelle occulte nous enseigne, par contre, de considérer l'univers comme une

manifestation de la Pensée, conséquemment de la Conscience, de la Vie. La Sagesse nous enseigne que Dieu et la Vie, la Vérité et la Puissance sont *Un*, se manifestant sous diverses formes selon sa capacité, et que l'homme — même le plus savant — n'est lui-même rien autre chose que l'instrument au moyen duquel les puissances du bien et du mal qui sont dans la Nature peuvent se manifester.

Que reste-t-il de notre présomptueux bagage théologique et scientifique, de notre si fameuse science et puissance, quand une fois il appert que l'homme n'est rien, qu'il ne sait rien, qu'il n'a aucun pouvoir qui lui soit propre, que tout ce qu'il s'imagine posséder appartient au Dieu universel, et qu'il n'est que le simple instrument par lequel la vérité peut s'exprimer comme aussi elle peut être mal interprétée ? — Nul homme n'a une vie qui lui soit propre. La vie qu'il appelle sienne lui est simplement prêtée pour le temps de sa courte apparition sur cette terre, et elle doit faire retour à la Nature. Elle est tirée du magasin universel de Vie et lui est retirée dès qu'il disparaît de la scène. Combien petit et insignifiant est le personnage de l'homme sur cette sphère, et combien grande et sublime est la majesté de la Puissance divine qui se manifeste dans la Nature et qui peut produire sa plus haute manifestation dans l'homme, à condition que celui-ci devienne un instrument apte à une telle manifestation ! Comme les disputes de nos savants docteurs ès philosophie et ès théologie paraissent petites,

absurdes, ridicules, avec leurs étroites théories et leur dogmatisme borné, quand on les compare à la Sagesse suprême dont l'élément divin qui est dans l'homme peut se rendre compte dès qu'il est devenu conscient de sa propre divinité dans l'organisme humain ! Il n'y a qu'une seule Vérité, et nul ne peut la connaître sinon celui en qui elle demeure et qui est devenu son instrument, le miroir, dans lequel elle peut se reconnaître. Il n'y a qu'une seule vraie Science et qu'un seul *savant*; or celui qui aspire à la vraie Science doit ne faire qu'*un* avec le suprême savant omniscient. Celui-là deviendra ainsi l'instrument magique par lequel le Dieu caché se connaîtra lui-même. La science qui s'occupe des illusions de la vie est elle-même illusoire et n'a de valeur qu'autant que ces illusions durent. Elle est accessible aux mauvaises comme aux bonnes dispositions et ce sont souvent ceux dont le cœur est le plus mauvais qui sont les plus savants et les plus rusés. Mais l'intelligence des lois fondamentales de la nature, la science de la Vie éternelle ne peuvent être le partage que de ceux qui sont en union avec le Suprême. Les illusions de la vie peuvent être vues à la lumière de la nature extérieure ; mais les vérités éternelles ne peuvent être vues que lorsque la Lumière du Logos illumine l'intelligence.

Pour connaître des choses qui appartiennent aux plus hautes régions de la Pensée, il nous faut être aptes à nous élever nous-mêmes à ces régions ;

et comme il en est peu qui en soient capables, il résulte que aussitôt qu'on parle de ces choses les dissentiments surgissent. Presque toutes les disputes théologiques et philosophiques proviennent de différences dans l'interprétation des mots.

Aussi longtemps que les hommes parlent de choses qui peuvent être perçues par les sens extérieurs et qui, en conséquence, tombent sous l'expérience de chacun, le langage humain est suffisant pour permettre aux hommes d'exprimer leurs idées l'un à l'autre : mais, quand ils tentent de bâtir une tour avec ces idées pour atteindre aux plus hautes régions de la pensée, et parler de choses qui sont au delà de l'atteinte de leur compréhension intellectuelle, et hors de portée de leur expérimentation, alors commence la confusion de Babylone, parce que chaque homme se forme de ces choses une conception qui lui est propre et qui diffère de celle des autres ; et, pendant que tous emploient le même mot, chacun interprète ce mot d'une manière différente. C'est ainsi que souvent deux personnes qui sont au fond du même avis se disputent entre elles simplement, parce qu'elles diffèrent dans leur application de certains termes.

Chacun traitera d'erreur la conception de l'autre, simplement parce que lui-même se sera fait une idée erronée de ce que cet autre croira. Par là il appert de la plus haute nécessité que, si nous parlons de matières occultes ou transcendantes, nous devons avant tout définir exactement le

sens des mots que nous désirons employer. C'est dans ce but qu'à la fin de ce chapitre nous avons essayé de donner quelques définitions, tout en sachant bien que cette tentative sera forcément incomplète, puisqu'il n'est point de si logique et parfait raisonnement qui puisse tenir lieu du divin pouvoir d'*intuition*.

Le développement de ce pouvoir spirituel d'intuition doit être le premier soin requis pour atteindre à la science spirituelle. L'intuition est la *Raison* pure non oblitérée par aucune considération ou spéculation égoïste. C'est le pouvoir du Saint-Esprit, la *Lumière de la Vérité*, qui brille dans le cœur de l'homme. C'est un pouvoir qu'on sent dans le cœur et qui, s'il est développé par la culture, devient comme un soleil qui illumine l'homme intérieur tout entier.

L'intuition n'a rien à faire avec les spéculations intellectuelles ni avec les déductions logiques que, dans nos temps modernes, on confond avec la *Raison*. L'intellect n'est que le reflet de la lumière de la Raison. C'est comme la lune qui reçoit sa lumière du soleil et qui deviendrait opaque si le soleil venait à cesser de briller. Les théories et spéculations de l'homme sont ses propres inventions, mais l'intuition n'est pas inventée par l'homme et celui-ci ne peut pas, par son propre pouvoir, se faire plus intuitif qu'il n'est. C'est un rayon du soleil divin de la grâce qui descend sur la terre comme la pluie des nuages.

L'oiseau ne peut pas voler plus haut que ses

ailes ne peuvent le porter ; un contenant ne peut emmagasiner plus que sa capacité de contenance ; l'homme ne peut pas voir plus que ses organes ou ses moyens ne lui permettent de voir. Nous n'avons pas le droit de blâmer les représentants du Christianisme moderne pour leur incapacité de voir la vraie signification de leurs propres symboles ; mais nous leur conseillons de ne pas fermer les yeux volontairement à la lumière de la vérité quand cette vérité cherche à entrer dans leur cœur. Nous leur conseillons d'avoir plus souci de leur propre bonheur éternel que des intérêts temporels de leurs Eglises, et de pratiquer les vérités qu'ils font profession d'enseigner.

Dr FR. HARTMANN.

(Trad. de Chauvel de Chauvigny.)

(A suivre.)

LETTRES D'ELIPHAS LEVI

AU

BARON SPEDALIERI [1]

LV

9 *avril* 1862.

F.·. et A.·.,

Vous comprendrez plus tard de vous-même les passages obscurs et un peu subtils de L. C. de St-Martin dont vous me demandez l'explication. Le traité *Des nombres* de ce théosophe manque d'ordre et de clarté ; à cela près il est bon comme les autres ouvrages du même auteur auquel on ne saurait reprocher qu'un peu trop de penchant pour le mysticisme passif qui contemple le Verbe au lieu d'entrer dans la vie active du Verbe qui est la virilité de l'âme. La part de Marie comparée à celle de Marthe est sans doute la meilleure, mais Marie est une femme. Or, la perfection de la vie humaine est de nous tranformer *in virum perfectum ad mensuram ætatis plenitudinis Christi.*

Je vous écris ce soir en rentrant chez moi, brisé de fatigue. J'ai donné aujourd'hui quatre leçons arides, et j'ai mis un gros livre sous presse. Ce gros livre sera, s'il plaît à Dieu, suivi de trois autres qui complètent un nouveau cours de phi-

(1) Voir pages 649 et suivantes.

losophie occulte. L'Esprit s'est jeté sur moi comme dit le prophète : *Erruit super me spiritus Domini.* Et quand je voudrais abriter ma promesse dans le ventre de la baleine, il faudra bon gré, mal gré, que j'en sorte pour prêcher la vérité. Ma pauvre ânesse de Balaam, je veux parler de ma vieille et lourde enveloppe, est bien lasse de tout ce mouvement, et serait bien tentée de se laisser tomber devant le glaive de l'ange. N'importe, il faut qu'elle marche, et qui plus est qu'elle parle. Que la Volonté de Dieu soit faite.

Infima mundi elegit Deus et ea quæ non sunt ut confundat fortia.

Je suis émerveillé et terrifié des grandes œuvres qu'il me fait faire, et si vous saviez combien peu j'ai de mérite ! moi, naturellement égoïste, épicurien et sensuel. Je suis un vrai cadavre que le Saint-Esprit anime. Je voudrais rêver, dormir, chanter, ne rien faire et voilà qu'une force inconnue m'agite : je prends ma plume, j'écris des choses merveilleuses auxquelles je ne pensais pas hier. Je les écris avec tremblement, et parfois en les relisant je les apprends pour la première fois avec une sorte de ravissement mêlé d'épouvante... Est-ce que vous n'allez pas me croire un peu fou.

Tout à vous en la S.·. S.·.

Eliphas Lévi.

L'ÉTRANGE HISTOIRE

(Suite) (1)

CHAPITRE XVII

Comment le lui révélais-je ? Par quels mots mon cœur se fit-il entendre ? Je ne sais plus. Tout un cauchemar avait empli une nuit fiévreuse d'insomnies, et je l'oubliais, dès que mes yeux s'ouvrirent sur la paix d'un ciel sans nuage et la félicité d'un soleil vermeil. Une lumière nouvelle éclairait la terre, quand je m'éveillai d'une veille sans fin, — sa chère main dans la mienne, et son doux visage caché dans mon sein.

Et il régnait ce silence mélodieux qu'aucun son perceptible du dehors ne vient troubler ; mais une musique céleste se fait entendre en dedans de nous, comme si notre être, en harmonie avec l'univers, prenait part du fond de ses bienheureuses abîmes, aux hymnes que chantent les étoiles.

Ce silence unissait et rapprochait nos cœurs : ils se comprenaient l'un l'autre, s'épousaient dans une concorde mystérieuse, une union intime que rien ne pouvait désormais déchirer.

Et je dis :

— Pourquoi est-ce ici même que je vous vis pour la première fois ; que j'appris ici même toute

(1) Voir pages 651 et suiv.

la fascination que peut exercer sur notre volonté et sur notre destinée le charme d'un visage humain?

Alors Liliane me demanda timidement ce que mes paroles signifiaient. Et elle me rappela que je lui avais promis de lui raconter cette première rencontre et que je n'avais pas encore tenu ma promesse.

Je lui répondis. Je lui parlai de l'étrange impulsion qui m'avait attiré dans ce jardin et quel hasard m'avait obligé à prendre l'allée qui conduisait à cette clairière. Et comment les doux reflets du soleil couchant éclairaient son visage, cependant que mes yeux pensifs suivaient son regard silencieux perdu dans les cieux lointains.

La main que je tenais pressa convulsivement la mienne, et soudain, soulevant son visage, Liliane me regardait avec une attention intense, anxieuse, d'un regard étrange qui m'avait déjà surpris.

— Oh ! pourquoi ce regard ? ma Liliane, m'écriai-je ! Avez-vous peur ? Quelque chose vous oppresse-t-il, que vous n'osiez me confier ? Votre cœur s'est à peine ouvert au mien, que déjà je lis dans ses pensées, cherchant à déchiffrer une énigme que vous pourriez peut-être m'expliquer.

— Si je ne le fais, répondit-elle, c'est que je crains de m'expliquer trop mal pour que vous me compreniez et me croyiez entièrement. Mais une vie qui veut s'unir à vous ne doit point avoir de secret pour la vôtre. Ne me regardez plus. Détournez-vous, pour que vos yeux anxieux ou contrariés ne découragent point ma volonté, ma volonté si fragile

si prompte à se décourager dès qu'elle cherche à pénétrer ce qu'elle porte en elle-même de si mystérieux, de si étrangement solennel.

Je fis ce qu'elle voulut ; je me détournai d'elle. Elle reprit, après une courte pose, d'une voix plus ferme, et comme si elle se parlait à elle-même :

— Du plus loin de mon enfance, j'ai toujours éprouvé cette sensation : un voile brumeux s'interposait entre ma vue et les choses qui m'entourent s'épaisissant et s'assombrissant, pareil à l'une de ces lourdes nuées moutonnées qui s'assemblent à l'horizon, sous un ciel tranquille. L'air est doux, la lumière transparente... Mais les vents ne tardent pas à s'élever. Et la nuée grossie s'approche, enveloppant le firmament, jusqu'à ce que, déchiquetée, elle laisse apparaître derrière elle le ciel bleu : c'est ainsi que ce voile brumeux se déchire parfois...

Elle s'interrompit. Je lui parlai doucement pour qu'elle continuât. Elle reprit alors, avec plus de précipitation : — A la faveur de ces éclaircies, d'étranges apparences se pressent d'elles-mêmes, comme dans une vision. C'étaient, d'abord, des paysages d'une merveilleuse beauté. Je n'en donnais qu'une description imparfaite, avant qu'ils fussent tout à fait sortis de ma mémoire. Je ne me les rappelle plus aujourd'hui. Ma mère bien-aimée m'interdisait de lui raconter le sujet de mes visions, et cette défense a contribué grandement à me les faire oublier. En grandissant, elles se firent moins fréquentes et plus indistinctes. Le voile

brumeux, le pâle nuage ne tombait plus que rarement, à intervalles rapides : tout était confus lorsque je revenais à moi, me réveillant comme d'un sommeil. Quelquefois pourtant, des souvenirs vivaces et plus complets survivaient. Et je me rappelle le visage de mon père mort, ce visage que je connus dans ma première enfance, la voix de mon père mort, cette voix aimée qui me parlait, quand, assise à ses côtés, je le regardais, plongé dans ses rêves ou absorbé par ses travaux : toutes choses que j'ai pu confronter avec la réalité parce que tout ce qui touche à mon père est resté vivant en moi, par un miracle sans doute de la puissante affection qui nous liait l'un à l'autre ; car je n'avais que six ans quand la mort nous sépara. Plus récemment, et surtout durant ces derniers mois, l'espace, aussi clair qu'un miroir, réfléchit les images des choses à venir. Bien des semaines avant que je n'arrivasse ici ; bien des mois avant que je connusse l'existence réelle de ces jardins, je suis entrée dans cette vieille maison, je me suis promenée entre ces arbres, sur ces pelouses, derrière cette fontaine gothique enfouie sous la végétation où dès lors me fut donnée l'intuition que cette scène transformerait solennellement la vie de mon enfance. Dès mon entrée ici, je reconnus le tableau peint par mes visions, et me pris pour ce lieu d'une affection mêlée de crainte : et j'étais comme quelqu'un qui approche de la fatalité que son regard prophétique lui a dévoilée. C'est pourquoi le soir même où vous me vîtes pour la première fois... assise ici...

— Eh bien ! Liliane...

— Eh bien ! Je vous aperçus aussi, à travers les abîmes de ma vision, dans l'espace indéfini, et... et mon cœur fut agité comme il ne l'avait encore jamais été. Car près du lieu où d'entre les déchirures du voile brumeux avait surgi votre image, l'image de mon père surgit à son tour, et sa voix...

— Et sa voix, Liliane ?...

— Les sons qu'elle articulait ne frappaient pas mon oreille, mais résonnaient au dedans de mon cœur. Et j'entendis distinctement ces mots... ces seuls mots : « Vous aurez besoin l'un de l'autre. » Et alors, entre mes yeux et la forme qu'ils contemplaient, une sombre et épaisse vapeur se leva, comme l'ondulation d'un vaste serpent couvert d'une nuit mouvante, au fond de quoi brillait un regard féroce : regard de deux prunelles étincelantes clouées au fond d'un crâne de Méduse ricanant. Toutes ces fantasmagories se succédèrent plus rapidement que mon épouvante ne sait les rappeler. Elles s'étaient évanouies cependant lorsque je relevai la tête, sentant s'approcher ma mère, écoutant sa douce voix lutter contre ma terreur. Elle m'enlaça dans ses bras et m'entraîna dans la maison. Mais laissée seule, toute cette vision me frappa de nouveau, jusqu'à ce que je m'évanouisse, jusqu'à ce que mes yeux se rouvrant vous virent à mes côtés, jusqu'à ce qu'en vous je reconnusse la première image, qui, dans mes cauchemars, avait précédé cette sombre apparition. Vous étiez debout, penché vers moi, le regard

anxieux ; et instinctivement, je me rappelai la parole entendue, prononcée par la bouche de mon père : « Vous aurez besoin l'un de l'autre !... » Et maintenant... m'aimerez-vous... maintenant que vous connaissez le secret qui m'oppressait, toute une angoisse fiévreuse que j'ai cachée à ma mère et que je ne puis, moi-même, interpréter ? Seulement, seulement... ne vous moquez pas de moi, ne doutez pas de moi. Retournez-vous : je veux rencontrer votre regard. Je veux, avant que nos mains ne se joignent, y retrouver votre confiance, et non du mépris ou de la pitié, comme vous en témoigneriez à une folle !...

— Chut ! Chut ! lui dis-je, en la ramenant sur mon sein. Laissons cela : les balances de notre science n'ont pas de poids assez légers, et les pures fantaisies d'une jeune fille ne font pas dévier l'aiguille du fléau. Qu'importe, d'ailleurs ! — Soit qu'elle vienne pour vous du fond des cieux, amoureuse enfant, ou que je ne l'accepte que comme une bénédiction de la terre, moi, homme rude, une seule et sûre vérité s'achemine vers vous, répétée par chaque pulsation de ce cœur qui vous incite à croire et à espérer : maintenant, et toute la vie, et jusqu'à la mort, puissiez-vous avoir besoin de moi, comme j'ai besoin de vous, de vous, Liliane, ma Liliane !...

E. BULWER-LYTTON.
(Trad. de J. Thuile.)

(A suivre.)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Encore COULON, mais pour la dernière fois !

Mes articles sur Coulon me valent une très intéressante lettre d'une personne bien documentée et qui désire conserver l'anonymat.

Avant de la reproduire, je résume mon opinion en quelques lignes. Le Merveilleux n'existe pas. Tout en ce monde est soumis à des lois. Nous en connaissons quelques-unes plus ou moins parfaitement, c'est ce qui constitue notre domaine scientifique, les autres inconnues, qu'à tort on nomme occultes, sont trop souvent niées par les savants.

Chaque fois que paraît un phénomène, une étude qui bouleverse les données actuelles de la sciences, les Académies crient au Mensonge, et les Savants officiels défendent avec opiniâtreté les positions acquises.— Or, les théories scientifiques sont battues journellement en brèche, et la Science dans un siècle sera tout autre que l'actuelle. Comme preuve : les données actuelles sur la composition de l'atome.— La matière forme de l'énergie. Tout n'est que vibration. — Que savons-nous ? Les uns admettent et les autres nient l'éther. Nous ne sommes pas fixés sur l'électricité et encore moins sur la force nerveuse, vitale si vous voulez. Aussi affirmer que certains êtres, appelés médiums, qui sont de vrais machines à transformation du fluide humain, ne sont pas capables, même inconsciemment, de produire des effets mécaniques réels est téméraire. Nous ne savons pas ce qu'est l'attraction, la gravitation, le poids des corps. C'est une manière d'être, un état vibratoire particulier, qu'un autre état vibratoire peut modifier ! La force musculaire à son tour peut être annihilée. Un courant électrique peut empêcher tout effort de muscle.

Les mathématiques ne sont qu'un contrôle; si on part d'une base fausse, le résultat est une erreur. Or des mathématiciens, des docteurs qui ont vu Coulon opérer, surtout lorsqu'il fait la chaîne, ont préféré s'abstenir et ne pas conclure, c'est ce que je fais.

On a soulevé Coulon, soit, mais la force qu'il peut opposer a une limite, et les expériences faites me paraissent l'avoir été sans méthode. Quelle force dépensaient

les athlètes pour soulever ce poids plume : 150, 200 kilos, un dynamomètre aurait dû être employé.

Enfin, s'il y a truc, et que les savants trouvent la chose si simple en théorie, en pratique il n'en est pas de même, car il me semble que dans tous les lieux de sports on aurait dû voir de jeunes hommes de 42 kilos, par un simple déplacement de leur centre de gravité, résister à tous les athlètes. Rien n'a été fait, et pour cause. Voici l'intéressante lettre de mon correspondant, je n'ajoute rien: aux lecteurs à se faire une opinion.

TIDIANEUQ.

Le 14 *juin* 1921.

MONSIEUR,

Je copie, sans commentaires, car je ne suis nullement qualifié pour cela, dans le *Soldat de Demain*, janvier-février 1921, dans l'article de tête intitulé : « Sorcellerie sportive » les extraits suivants :

Prenez deux haltères, de 20 kilos chacun, placés devant vous sur une table, et essayez de les enlever. —Vous les enlevez, bon.

Inclinez-les un peu, d'une vingtaine de degrés seulement ; c'est déjà plus difficile. Inclinez-les encore, et vous laissez là comme s'ils pesaient 500 kilos. Eloignement du centre de gravité, éloignement de la résistance et diminution de la puissance du levier, sans plier.

Toute l'explication du « mystère » de Coulon est dans cette loi physique.

Coulon se place devant le souleveur dans la position verticale, tel l'haltère précité. Coulon fait ses oppositions et, aussitôt que le souleveur fait son effort, il se penche très légèrement en arrière... Il éloigne son centre de gravité et devient impossible à soulever.

Nul athlète au monde n'est, en effet, dans cette position, capable de l'enlever. Il faudrait presque faire du bras tendu de face avec 50 kilos, ce qui est le poids de Coulon. Or le record de cet exercice appartient à l'un des athlètes les plus forts Jean-François Le Breton, avec 42 kg. 500. Il faudrait battre de record de 8 kilos ! une paille !...

Il y a 8 mois, Coulon s'était présenté chez le professeur Desbonnet défiant quiconque de lui faire quitter terre.

Sa malchance voulut qu'il se trouvât là un athlète romain nommé Sonda, de 1 m. 90 de hauteur, pourvu d'une puissance musculaire formidable et de bras très

longs. Sonda saisit Coulon dans ses tenailles et trois fois de suite l'enleva au-dessus de sa tête...

L'athlète François Paquette a, d'ailleurs, renouvelé cet exploit.

Ces extraits donnent des noms et des précisions : si cela intéresse M. Tidianeuq, il peut contrôler les affirmations du journal précité. — J'ajouterai l'entrefilet suivant, copié dans un journal de Paris :

« *Le Secret de J. Coulon*
mis en équation. »

Le professeur Richet a analysé, à l'Académie des Sciences, une note de M. Noguès qui, par une série d'équations, ramène à un simple problème de mécanique animale le secret de Coulon : les bras étant comparés à des leviers, les formules ordinaires de mécanique montreront dans quelle position ces leviers pourront ou ne pourront pas soulever un poids donné.

Pour note supplémentaire : il y a une vingtaine d'années, au cirque Ciniselli, à Pétrograd, une Américaine faisait venir au milieu de la piste un enfant pris parmi les spectateurs ; posant 2 doigts sur la tête de l'enfant, les hommes les plus forts ne parvenaient point à faire quitter le sol à l'enfant. Le lutteur Petlasinsky, alors champion du monde de lutte, et qui mesurait près de 2 mètres, ne parvint pas à soulever une gosse de 10 ans.

— Le 25 septembre dernier eut lieu le cortège des *Compagnons du Tour de France*. Précédant le landau des Mères, les rouleurs défilèrent en grande tenue, avec leur canne d'apparat et leurs couleurs traditionnelles.

— Les deux Convents, celui de la *Grande Loge de France* et celui du *Grand-Orient* se sont terminés ces jours-ci.

COURS ET CONFÉRENCES

— *Universalité Psychologique pour la Vie meilleure.* Conférences. Expériences psychiques, 2e et 4e dimanches, 28, rue Serpente, salle D, à 2 heures. Métro : Saint-Michel. Directeur : PAULNORD, 47 *bis*-49, rue Lourmel-XVe, 3 heures à 5 heures, sauf jeudi.

— *Ordre Martiniste*. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat des *Annales Initiatiques*, 8, rue Bugeaud, à Lyon (Rhône).

— *Amitiés Spirituelles* : S'adresser au secrétariat général, 31, rue de Seine, Paris-VIe.

— *Institut Général Psychosique*, 100, rue des Cités, Aubervilliers (Seine). Les jeudis, 3, 10, 17, 24 ; Conférences sur les Vies successives, la Réincarnation. S'adresser au Secrétaire pour tous renseignements.

— Les conférences Morales et Religieuses de M. WIETRICH ont lieu, le dimanche, à l'école interalliée des Hautes Etudes Sociales, 16, rue de la Sorbonne, à 10 h. 1/4.

— Mme C. RENOOZ fera une série de conférences sur la *Vie Intellectuelle* aux Sociétés Savantes (1er étage), tous les 3es dimanches de chaque mois, à 3 heures. Prochaine : 20 novembre.

— M. le pasteur G. REGAMEY donnera cet hiver, dans la salle F de l'Hôtel des Sociétés Savantes, une série de six conférences publiques et gratuites sur Emmanuel SWEDENBORG. La première a eu lieu le dimanche 30 octobre, à 3 heures.

— *Loge Travail et Vrais Amis Fidèles*, 8, rue de Puteaux, Paris-XVIIe. Conférences d'enseignement théosophique, le premier mardi de décembre, de février, d'avril et de juin, à 8 h. 1/2 du soir. Entrée libre sans invitation.

— M. PHANEG a repris ses cours sur la *Tradition orale de l'Evangile*, le jeudi 27 octobre, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, salle G.

En novembre, les cours auront lieu les samedis 12 et 26. En décembre, les samedis 17 et 31, même adresse.

Permanence : 10, rue Rodier, Paris-IXe, de 2 heures à 4 heures, les 2e et 4e mardis en novembre et décembre.

— *Conférences Monbray* : Hôtel des Sociétés Savantes, *Grande salle*, le 27 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, et le 1er dimanche de décembre, à 3 heures, salle D, conférences, avec projections photographiques,

par M. Paul ELSAY (Paul LE COUR) : *Les Etats invisibles de la matière et les forces inconnues.*

— M. et Mme FIDEL AMY-SAGE donneront, le 27 novembre, salle des Fêtes, *Société Théosophique,* 4, square Rapp, à 3 heures, *un grand concert initiatique de Musurgie,* avec le concours de Mme Caro-Cambell, la célèbre danseuse endormie.

M. Fidel Amy-Sage présentera la Musurgie connue : *Art Magique et Mystique du Son Musical.*

Il y aura ensuite une audition de *Chants Magiques,* puis une série de *Danses Magiques et de Scènes initiatiques* sous ce titre : *Dans la Forêt sacrée.* Prix d'entrée : 5 francs.

BIBLIOGRAPHIE

ALBERT MONTHEUX. — 1940. *La Fin de Rome.* Tunis (Edition *Lumière*), 1921. In-16 jés., 28 pp.

L'auteur se base sur l'analogie entre le XXe et le XIXe siècle pour émettre des prophéties. Nous vivons une période d'agonie qui durera jusqu'en 1940 ; à ce moment, tout ce qui se rattache à Rome aura vécu. Fin de l'impérialisme, de la papauté, union de l'orient et de l'occident, établissement d'une religion universelle. Le Christ va revenir avant quelques années pour une mission autant religieuse que sociale. Nous verrons une alliance d'idéal entre la France et la Russie. — La fin du XXe siècle marquera une Renaissance magnifique avec grandes découvertes scientifiques.

COMMANDANT ARMAND LIPMAN. — *Les Origines Juives de l'Oraison dominicale.* Paris (Fischbacher), 1921. In-8 cour., 48 pages . Prix : 2 francs.

L'auteur montre, dans la *Tephillah,* recueil de prières juives, tous les éléments de l'oraison dominicale, et met en relief ses caractères de rédaction, purement israélites. Le « Pater » serait une prière juive intercalée dans les Evangiles, et Maurice Vernes, dans sa préface

à cet opuscule, fait la critique documentaire de cette addition.

HENRI DURVILLE. — *Vers la Sagesse*, Paris (Henri Durville), 1921. In-18 jés., 131 pp. Prix : 5 francs.

Délaissant les questions psychiques, l'étude de la médiumnité, de ses fraudes, et de la prestidigitation trompeuse, M. Henri Durville, l'éditeur bien connu, aborde ici les questions de haute morale. Il se propose d'indiquer le chemin de l'initiation. — H.-P. Blavatsky avait fait un livre admirable sur la *Voix* du Silence. M. Henri Durville expose, lui, la *voie* du Silence. — Son livre contient d'excellents préceptes, pour lutter contre l'orgueil et l'intérêt égoïste. Il développe en quatre chapitres les quatre préceptes que symbolise le sphinx (il écrit le *sphynx*): savoir, oser, vouloir, se taire.

HENRI REM. — *Les Signes révélateurs de l'Amour*. Paris (Ollendorf), 1921. In-18 jés., 235 pp. Prix : 6 fr.

Il était difficile, avec un pareil titre, de faire une œuvre sérieuse, car le sujet est épineux. L'auteur a réussi à grouper d'une manière objective toutes les indications de la chirologie relatives à son sujet, mais en les présentant sous une forme littéraire. Il a essayé toute une psychologie de l'Amour, selon les types, âges, etc.... avec un grand nombre de citations diverses. — Ce livre s'adresse aux amoureux désireux d'approfondir leur psychologie en s'aidant des lignes de la main.

REVUES ET JOURNAUX

— *Anales* de juillet de La Plata, continue à publier d'intéressantes photographies de matérialisations, avec comptes rendus.

— Le *Bieniste* (septembre) étudie le même sujet ; il mentionne les travaux du Dr. Ochorowicz et lévitation d'un aimant.

— Dans le *Mercure de France* du 1er septembre, le Dr L. Huot étudie les Religions et les Croyances des Nègres Centre-Africains. Il montre que, chez les primitifs, la croyance religieuse joue un rôle primordial.

Il existe des peuplades très primitives comme les Bandjos qui n'ont aucune notion de l'Au-delà, et aucune morale, hormis celle du plus fort, mais la plupart regardent comme un fait fondamental l'existence de l'âme. Les fétichistes croient aux génies de la nature. L'idée de la survivance de l'âme permet de concevoir une réparation aux injustices de ce monde. On voit apparaître, avec le totémisme, l'idée de la migration des âmes. On trouve là tous les stades d'une évolution religieuse qui permet de comprendre la genèse préhistorique des religions de l'antiquité que nous connaissons.

— Le *Message Théosophique* d'août et de septembre, donne un compte rendu détaillé du Congrès Théosophique mondial.

— Le *Matin* du 4 septembre donne les précisions suivantes sur les «Protocols » des Sages de Sion. Ils furent fabriqués au début du règne d'Alexandre III par ordre du général Orchewsky ; trois agents en firent la rédaction à Paris : Ratchkovsky, Manasevitch-Manouilof, et Golovinsky. Ceci est formellement attesté par le témoignage de la princesse Radizwill, de Mme H. Hurblut et de M. du Chayla. — En outre, on a retrouvé à la Bibliothèque Nationale (cote : L^{56} 1469) un pamphlet de Maurice Jolly : Dialogue de Machiavel et de Montesquieu (Bruxelles 1864 et 68), dont beaucoup de passages des Protocols sont des citations à peine déguisées.

— *Occult Review*, de septembre, donne un intéressant article de Léo French sur l'Occultisme et l'Art, montrant que si l'Occultisme est l'étude de l'esprit divin dans l'Univers, l'Art est capable d'arriver au même résultat par la compréhension de la Beauté, à la condition de chercher la vraie beauté dans la synthèse essentielle et non dans des formes quelconques ou extravagantes.

— *Psychic Magazine* donne un article de Hector Durville sur la thérapeutique magnétique, indiquant les variations horaires normales du potentiel fluidique humain. On y distingue quatre périodes : un maximum vers midi, un second, plus marqué, de 7 à 9 heures du soir, un minimum vers 3-4 heures de l'après-midi, un autre vers 3-4 heures du matin.

Psychica du 15 septembre contient un article de Mme Bisson sur les Phénomènes de Matérialisation, le programme des travaux du Congrès de Copenhague et F. Busson rapporte un cas curieux de vision à distance chez une chienne.

— Dans *Rays from the Rose Cross* de septembre, Max Heindel, à propos de l'Initiation, prétend que le christianisme est supérieur en valeur initiatique aux religions orientales. — C'est là une affirmation qu'il est bon de comparer avec ce que rapporte H.-P. Blavatsky dans *Isis Dévoilée.*

— La *Revue de l'Ere Nouvelle*, consacrée à l'exposé des doctrines Swedenborgiennes, contient, entre autres articles remarquables, un très instructif exposé de la Cosmologie de Swedenborg par L.-B. de Beaumont et une étude du Dr V. Bon sur l'Origine de la vie selon les mêmes doctrines.

— Très remarquable est, dans la *Revue Métapsychique*, l'étude de René Sudre sur Einstein et la Métapsychique. Einstein, en abolissant l'hétérogénéité de la matière et de l'énergie, permet d'expliquer la matérialisation des forces dans les phénomènes métapsychiques

— Dans la *Revue Suisse des Sciences Psychiques*, Lotus de Paini étudie le courant spirituel venu des Indes avec la Théosophie, apportant le sentiment de la vraie solidarité humaine et du vrai communisme, par la notion de la Conscience Universelle, et contribuant à détruire l'individualisme égoïste et matérialiste directement issu de l'exclusivisme juif.

— La *Revue Théosophique française* contient un exposé remarquablement clair de l'Œuvre du triple Logos par C. Jinarajadasa.

— Dans la *Rose-Croix* d'août, M. Sage parle des matérialisations de Mme Bisson auxquelles il a assisté et dont il reconnaît la parfaite réalité.

— Dans le *Symbolisme* d'août, O Wirth continue son intéressant commentaire du mythe babylonien de la déesse Ishtar, mettant en valeur ses analogies avec l'enseignement traditionnel de la Maçonnerie.

— *Two Worlds* du 16 septembre contient un intéressant article de George Beuner : «Les Eglises Chrétiennes et la pensée moderne», montrant ce qui sépare les Eglises chrétiennes, attachées à la lettre des enseignements du passé, et le besoin d'une foi positive, telle que peut en fournir l'étude des faits psychiques.

REÇUS : *Les Amitiés spirituelles* ; *La Diane* ; *Eon* ; *L'Etoile* ; *International psychic gazette* ; *Lumen* ; *Le Monde nouveau* ; *La Pensée latine* ; *O Theosophista* ; *La Vie nouvelle.* SOUDEBA.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie.

PRINCIPAUX OUVRAGES DES RÉDACTEURS DU VOILE D'ISIS

EN VENTE A LA

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

Poitiers. — Imp. Moderne, Nicolas, Renault & Cie.